

jouirait de la vérité¹ et de la félicité avec assurance. Et si l'homme n'avait jamais été que corrompu il n'aurait aucune idée ni de la vérité ni de la béatitude. Mais malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avait aucune grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur, et ne pouvons y arriver; nous sentons une image de la vérité, et ne possédons que le mensonge; incapables d'ignorer absolument, et de savoir certainement; tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement tombés.

¶ Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois en l'homme un véritable bonheur dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, qu'il essaie inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, en cherchant dans les choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, et que les unes et les autres sont incapables de lui donner, parce que ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable² ?

¶ Chose étonnante cependant, que le mystère le plus éloigné de notre connaissance, qui est celui de la transmission du péché originel³, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connaissance de nous-mêmes. Car il est sans doute qu'il n'y a rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui étant si éloignés de cette source semblent incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous paraît pas seulement impossible, il nous semble même très injuste.

1. « ... il jouirait de la vérité, etc. » ; F. : ... il jouirait *dans son innocence*, etc. »

2. « ... que par un objet infini et immuable » ; F. ajoute : « *c'est-à-dire que par Dieu même.* »

3. « ... la transmission du péché *originel*, etc. » Ce dernier mot n'est pas dans F.

Car qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté pour un péché où il paraît avoir eu si peu de part qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être ? Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine. Et cependant, sans ce mystère le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition¹ prend ses retours et ses plis dans cet abîme. De sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme.

¶ Le péché originel est une folie devant les hommes ; mais on le donne pour tel. On ne doit donc pas reprocher² le défaut de raison en cette doctrine, puisqu'on ne prétend pas que la raison y puisse atteindre. Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes, *Quod stultum est Dei sapientius est hominibus*³. Car sans cela que dira-t-on qu'est l'homme ? Tout son état dépend de ce point imperceptible. Et comment s'en fût-il aperçu par sa raison, puisque c'est une chose au dessus de sa raison ; et que sa raison bien loin de l'inventer par ses voies, s'en éloigne quand on le lui présente ?

¶ Ces deux états d'innocence⁴, et de corruption étant

1. « Le nœud de notre condition prend ses *retours* et ses *plis*, etc. » ; F. : « ses *replis* et ses *tours* ». Cette altération a été très vivement reprochée à P. R. par les éditeurs modernes, et cela non sans raison, car *retours*, ne veut rien dire ici.

2. « On ne doit donc pas reprocher, etc. » ; F. : « Vous ne me devez donc pas, etc. » Plus loin : « ... puisqu'on ne prétend pas que la raison y puisse atteindre » ; F. : « ... puisque je le donne pour être sans raison. »

3. Cor., 1, 15.

4. « Ces deux états d'innocence et de corruption, etc. » ; les mots soulignés ajoutés par P. R. Dans l'alinéa qui vient après, la première personne (*suivons*) a été substituée à la deuxième du texte primitif.

ouverts il est impossible que nous ne les reconnaissons pas.

¶ Suivons nos mouvements, observons-nous nous-mêmes, et voyons si nous n'y trouverons pas les caractères vivants de ces deux natures.

¶ Tant de contradictions se trouveraient-elles dans un sujet simple.

¶ Cette duplicité de l'homme est si visible qu'il y en a qui ont pensé que nous avons deux âmes, un sujet simple leur paraissant incapable de telles et si soudaines variétés, d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur.

¶ Ainsi toutes ces contrariétés qui semblaient devoir le plus éloigner les hommes de la connaissance d'une Religion, sont ce qui les doit plutôt conduire à la véritable¹.

Pour moi j'avoue qu'aussitôt que la Religion Chrétienne découvre ce principe que la nature des hommes est corrompue et déchue de Dieu, cela ouvre les yeux à voir partout le caractère de cette vérité. Car la nature est telle qu'elle marque partout un Dieu perdu, et dans l'homme, et hors de l'homme².

Sans ces divines connaissances, qu'ont pu faire les hommes, sinon ou s'élever dans le sentiment intérieur qui leur reste de leur grandeur passée, ou s'abattre dans la vue de leur faiblesse présente ? Car ne voyant pas la vérité entière ils n'ont pu arriver à une parfaite vertu ; les uns considérant la nature comme incorrompue³, les autres

1. P. R. a remplacé par une formule générale le ton personnel du texte original : « Toutes ces contrariétés qui semblaient le plus m'éloigner... est ce qui m'a le plus tôt conduit, etc. »

2. A la fin de cet alinéa, F. ajoute : « et une nature corrompue. »

3. « ... les uns considérant la nature comme incorrompue, etc. » Dans l'édition Bossut et dans celles qui l'ont suivie, ce membre de phrase, au lieu d'être rattaché à ce qui précède, en est séparé par un point et forme le commencement d'une autre phrase : « Les uns considérant... les autres comme irréparable, ils n'ont pu fuir, etc. »

comme irréparable. Ils n'ont pu fuir ou l'orgueil, ou la paresse, qui sont les deux sources de tous les vices; puisqu'ils ne pouvaient sinon ou s'y abandonner par lâcheté, ou en sortir par l'orgueil. Car, s'ils connaissaient l'excellence de l'homme, ils en ignoraient la corruption; de sorte qu'ils évitaient bien la paresse, mais ils se perdaient dans l'orgueil¹. Et s'ils reconnaissaient l'infirmité de la nature, ils en ignoraient la dignité; de sorte qu'ils pouvaient bien éviter la vanité, mais c'était en se précipitant dans le désespoir.

De là viennent les diverses sectes des Stoïciens² et des Epicuriens, des Dogmatistes et des Académiciens, etc. La seule Religion Chrétienne a pu guérir ces deux vices; non pas en chassant l'un par l'autre par la sagesse de la terre, mais en chassant l'un et l'autre par la simplicité de l'Évangile. Car elle apprend aux justes qu'elle élève jusqu'à la participation de la Divinité même, qu'en ce sublime état ils portent encore la source de toute la corruption qui les rend durant toute la vie sujets à l'erreur, à la misère, à la mort, au péché; et elle crie aux plus impies qu'ils sont capables de la grâce de leur Rédempteur. Ainsi donnant à trembler à ceux qu'elle justifie, et consolant ceux qu'elle condamne, elle tempère avec tant de justesse la crainte avec l'espérance par cette double capacité qui est commune à tous et de la grâce et du péché, qu'elle abaisse infiniment plus que la seule raison ne peut faire, mais sans désespérer; et qu'elle élève infiniment plus que l'orgueil de la nature, mais sans enfler; faisant bien voir par là qu'étant seule exempte d'er-

1. « ... ils se perdaient dans l'orgueil, etc. » D'après F., il y avait dans le texte primitif le vieux mot *la superbe*, qui a été remplacé de la main d'Arnauld.

2. « ... des Stoïciens » ; F. : « ... des Stoïques. »

reur et de vice, il n'appartient qu'à elle et d'instruire et de corriger les hommes.

¶ Le Christianisme est étrange. Il ordonne à l'homme de reconnaître qu'il est vil et même abominable, et lui ordonne en même temps¹ de vouloir être semblable à Dieu. Sans un tel contrepoids, cette élévation le rendrait horriblement vain, ou cet abaissement le rendrait horriblement abject.

¶ La misère porte au désespoir : la grandeur inspire la présomption².

¶ L'Incarnation montre à l'homme la grandeur de sa misère par la grandeur du remède qu'il a fallu.

¶ On ne trouve pas dans la Religion Chrétienne³ un abaissement qui nous rende incapables du bien ni une sainteté exempte du mal.

¶ Il n'y a point de doctrine plus propre à l'homme que celle-là, qui l'instruit de sa double capacité de recevoir et de perdre la grâce, à cause du double péril où il est toujours exposé de désespoir ou d'orgueil.

¶ Les Philosophes ne prescrivaient point des sentiments proportionnés aux deux états. Ils inspiraient des mouvements de grandeur pure, et ce n'est pas l'état de l'homme. Ils inspiraient des mouvements de bassesse pure, et c'est aussi peu l'état de l'homme. Il faut des mouvements de bassesse, non d'une bassesse de nature, mais de pénitence ; non pour y demeurer, mais pour aller à la grandeur. Il faut des mouvements de grandeur, mais d'une grandeur qui

1. « ... et il lui ordonne *en même temps*, etc. » ; ces derniers mots ajoutés par P. R.

2. « La misère *porte au désespoir*, la grandeur *inspire*, etc. » ; F. : « la misère *persuade* le désespoir, l'*orgueil persuade*, etc. »

3. « ... *On ne trouve pas dans la Religion Chrétienne...* » Ce début a été ajouté par P. R. Dans F., la phrase commence ainsi : « Non pas un abaissement qui, etc. » Cette addition était donc indispensable ; c'est l'opinion de Cousin (*Des Pensées*, etc., p. 89).

vienne de la grâce¹ et non du mérite, et après avoir passé par la bassesse.

¶ Nul n'est heureux comme un vrai Chrétien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable. Avec combien peu d'orgueil un Chrétien se croit-il uni à Dieu ? Avec combien peu d'abjection s'égalé-t-il aux vers de la terre² ?

¶ Qui peut donc refuser à ces célestes lumières de les croire et de les adorer ? Ce n'est-il pas plus clair que le jour que nous sentons en nous-mêmes des caractères ineffaçables d'excellence ? Et n'est-il pas aussi véritable que nous éprouvons à toute heure les effets de notre déplorable condition ? Que nous crie donc ce chaos et cette confusion monstrueuse, sinon la vérité de ces deux états, avec une voix si puissante, qu'il est impossible d'y résister ?

1. « ... d'une grandeur *qui vienne* de la grâce et non du mérite, etc. » ; F. : d'une grandeur non *de* mérite, mais *de* grâce. »

2. Cet alinéa se termine ainsi dans F. : « *La belle manière de recevoir la vie et la mort, les biens et les maux !* »

IV

*Il n'est pas incroyable que Dieu s'unisse à nous*¹.

Ce qui détourne les hommes de croire qu'ils soient capables d'être unis à Dieu n'est autre chose que la vue de leur bassesse. Mais s'ils l'ont bien sincère, qu'ils la suivent aussi loin que moi, et qu'ils reconnaissent que cette bassesse est telle en effet que nous sommes par nous-mêmes incapables de connaître si sa miséricorde ne peut pas nous rendre capables de lui. Car je voudrais bien savoir d'où cette créature qui se reconnaît si faible a le droit de mesurer la miséricorde de Dieu, et d'y mettre les bornes que sa fantaisie lui suggère. L'homme sait si peu ce que c'est que Dieu, qu'il ne sait pas ce qu'il est lui-même ; et, tout troublé de la vue de son propre état, il ose dire que Dieu ne le peut pas rendre capable de sa communication. Mais je voudrais lui demander si Dieu demande autre chose de lui sinon qu'il l'aime et le connaisse ; et pourquoi il croit que Dieu ne peut se rendre connaissable et aimable à lui, puisqu'il est naturellement capable d'amour et de connaissance. Car

1. Le début de ce paragraphe a été arrangé par P. R. ; F. le donne ainsi : « *Incredible que Dieu s'unisse à nous* (P. R. a fait de cette phrase, qui, dans l'intention probable de Pascal, devait être suivie d'un point d'interrogation, le titre de son chapitre). *Cette considération n'est tirée que de la vue de notre noblesse.* » A la suite, P. R. a remplacé par la troisième personne « *s'ils l'ont bien sincère* » la forme plus directe du texte primitif : « *... si vous l'avez, etc.* » Plus loin : « *je voudrais bien savoir d'où cette créature, etc.* » ; F. : « *... d'où cet animal, etc.* »

il est sans doute¹ qu'il connaît au moins qu'il est et qu'il aime quelque chose. Donc, s'il voit quelque chose dans les ténèbres où il est, et s'il trouve quelque sujet d'amour parmi les choses de la terre, pourquoi, si Dieu lui donne quelques rayons de son essence, ne sera-t-il pas capable de le connaître et de l'aimer en la manière qu'il lui plaira de se communiquer à lui ? Il y a donc, sans doute, une présomption insupportable dans ces sortes de raisonnements, quoiqu'ils paraissent fondés sur une humilité apparente qui n'est ni sincère ni raisonnable, si elle nous fait confesser que ne sachant de nous-même qui nous sommes, nous ne pouvons l'apprendre que de Dieu.

1. « Car il est sans doute qu'il, etc. », pour « il n'est pas douteux qu'il, etc. »

V

Soumission et usage de la raison.

La dernière démarche de la raison, c'est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle est bien faible si elle ne va jusque-là.

¶ Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, se soumettre où il faut. Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison. Il y en a qui pèchent¹ contre ces trois principes, ou, en assurant tout comme démonstratif, manque de se connaître en démonstration ; ou, en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre ; ou, en se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger.

¶ Si on soumet tout à la raison, notre Religion n'aura rien de mystérieux et de surnaturel. Si on choque les principes de la raison, notre Religion sera absurde et ridicule.

¶ La raison, dit saint Augustin, ne se soumettrait jamais si elle ne jugeait qu'il y a des occasions où elle se doit soumettre. Il est donc juste qu'elle se soumette quand elle juge qu'elle se doit soumettre, et qu'elle ne se soumette² pas quand elle juge avec fondement qu'elle ne le doit pas faire : mais il faut prendre garde à ne se pas tromper.

¶ La piété est différente de la superstition. Pousser la

1. « Il y en a qui pèchent, etc. » ; F. : qui *faillent*, etc. »

2. Depuis « ... et qu'elle ne se soumette pas, etc. », la fin de cet alinéa est de P. R.

piété¹ jusqu'à la superstition c'est la détruire. Les hérétiques nous reprochent cette soumission superstitieuse. C'est faire ce qu'ils nous reprochent que d'exiger cette soumission dans les choses qui ne sont pas matière de soumission.

¶ Il n'y a rien de si conforme à la raison que le désaveu de la raison dans les choses qui sont de foi. Et rien de si contraire à la raison que le désaveu de la raison dans les choses qui ne sont pas de foi². Ce sont deux excès également dangereux, d'exclure la raison, de n'admettre que la raison.

¶ La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais jamais le contraire. Elle est au-dessus et non pas contre.

1. « Pousser la piété, etc. » ; F. : « soutenir la piété, etc. » P. R. a dû compléter le sens de cet alinéa, qui dans F. s'arrête après « ... c'est faire ce qu'ils nous reprochent. »

2. « ... dans les choses qui sont de foi », addition de P. R. A la suite : « Ce sont deux excès également dangereux, etc. » Les mots soulignés ajoutés par P. R.

VI

Foi sans raisonnement.

Si j'avais vu un miracle, disent quelques gens, je me convertirais. Ils ne parleraient¹ pas ainsi s'ils savaient ce que c'est que conversion. Ils s'imaginent² qu'il ne faut pour cela que reconnaître qu'il y a un Dieu, et que l'adoration consiste à lui tenir de certains discours tels à peu près que les païens en faisaient à leurs idoles. La conversion véritable consiste à s'anéantir devant cet Etre souverain qu'on a irrité tant de fois, et qui peut nous perdre légitimement à toute heure ; à reconnaître qu'on ne peut rien sans lui, et qu'on n'a rien mérité de lui que sa disgrâce. Elle consiste à connaître qu'il y a une opposition invincible entre Dieu et nous, et que sans un médiateur il ne peut y avoir de commerce.

¶ Ne vous étonnez pas de voir des personnes simples croire sans raisonnement. Dieu leur donne l'amour de sa justice et la haine d'eux-mêmes. Il incline leur cœur à croire. On ne croira jamais d'une créance utile et de foi si Dieu n'incline le cœur, et on croira dès qu'il l'inclinera. Et

1. « ... ils ne parleraient pas ainsi, etc. » ; F. : « Comment assureraient-ils qu'ils feraient ce qu'ils ignorent ? »

2. Ils s'imaginent qu'il ne faut pour cela, etc. » ; F. : « Ils s'imaginent que cette conversion consiste en une adoration qui se fait de Dieu comme un commerce et une conversation telle qu'ils se la figurent. » Plus loin : « Etre souverain » ; F. : « universel. »

c'est ce que David connaissait bien lorsqu'il disait : *Inclina cor meum, Deus, in testimonia tua*¹.

¶ Ceux qui croient sans avoir examiné les preuves de la Religion², c'est parce qu'ils ont une disposition intérieure toute sainte, et que ce qu'ils entendent dire de notre Religion y est conforme. Ils sentent qu'un Dieu les a faits. Ils ne veulent aimer que lui. Ils ne veulent haïr qu'eux-mêmes. Ils sentent qu'ils n'en ont pas la force ; qu'ils sont incapables d'aller à Dieu ; et que si Dieu ne vient à eux, ils ne peuvent avoir aucune communication avec lui. Et ils entendent dire dans notre Religion qu'il ne faut aimer que Dieu, et ne haïr que soi-même ; mais qu'étant tous corrompus et incapables de Dieu, Dieu s'est fait homme pour s'unir à nous. Il n'en faut pas davantage pour persuader des hommes qui ont cette disposition dans le cœur, et cette connaissance de leur devoir et de leur incapacité.

¶ Ceux que nous voyons Chrétiens sans la connaissance des prophéties et des preuves, ne laissent pas d'en juger aussi bien que ceux qui ont cette connaissance. Ils en jugent par le cœur, comme les autres en jugent par l'esprit. C'est Dieu lui-même qui les incline à croire, et ainsi ils sont très efficacement persuadés.

J'avoue bien qu'un de ces Chrétiens qui croient sans preuves n'aura peut-être pas de quoi convaincre un infidèle qui en dira autant de soi. Mais ceux qui savent les preuves de la Religion prouveront sans difficulté que ce fidèle est véritablement inspiré de Dieu, quoiqu'il ne pût le prouver lui-même.

1. « *Inclina cor meum, etc.* » Ps. cxviii, 36.

2. « ... sans avoir examiné les preuves de la Religion ; F. : « ... sans avoir lu les Testaments. » Plus loin : « Ils sentent qu'ils n'en ont pas la force » ; F. ajoute : « d'eux-mêmes. »

VII

*Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire
ce qu'enseigne la Religion Chrétienne.*

AVIS¹

Presque tout ce qui est contenu dans ce chapitre ne regarde que certaines sortes de personnes qui n'étant pas convaincues des preuves de la Religion, et encore moins des raisons des Athées, demeurent en un état de suspension entre la foi et l'infidélité. L'auteur prétend seulement leur montrer par leurs propres principes, et par les simples lumières de la raison, qu'ils doivent juger qu'il leur est avantageux de croire, et que ce serait le parti qu'ils devraient prendre, si ce choix dépendait de leur volonté. D'où il s'ensuit qu'au moins en attendant qu'ils aient trouvé la lumière nécessaire pour se convaincre de la vérité, ils doivent faire tout ce qui les y peut disposer, et se dégager de tous les empêchements qui les détournent de cette foi, qui sont principalement les passions et les vains amusements.

1. Avis. Il n'est pas nécessaire de dire que cet avis est de P. R.

L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'anéantit en présence de l'infini, et devient un pur néant. Ainsi notre esprit devant Dieu; ainsi notre justice devant la justice divine.

Il n'y a pas si grande disproportion entre l'unité et l'infini, qu'entre notre justice et celle de Dieu¹.

¶ Nous connaissons qu'il y a un infini, et ignorons sa nature. Comme, par exemple, nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis. Donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre. Mais nous ne savons ce qu'il est. Il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair; car en ajoutant l'unité il ne change point de nature. Ainsi on peut bien connaître qu'il y a un Dieu sans savoir ce qu'il est: et vous ne devez pas conclure qu'il n'y a point de Dieu de ce que nous ne connaissons pas parfaitement sa nature.

Je ne me servirai pas, pour vous convaincre de son existence, de la foi par laquelle nous la connaissons certainement, ni de toutes les autres preuves que nous en avons, puisque vous ne les voulez pas recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes; et je prétends vous faire voir par la manière dont vous raisonnez tous les jours sur les choses de la moindre conséquence, de quelle sorte vous devez raisonner en celle-ci, et quel parti vous devez prendre dans la décision de cette importante question de l'existence

1. La rédaction primitive était: « Il n'y a pas une si grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu qu'entre l'unité et l'infini. » P. R. a retourné la phrase avec raison, du moins c'est l'opinion de Cousin (*Des Pensées*, etc., p. 256). H. regrette la première rédaction. Suivant lui, Pascal songeait à répondre à ceux qui ne peuvent comprendre la conduite de Dieu envers les damnés, et son raisonnement aurait été celui-ci: « Cela n'est pas selon notre justice, mais il y a une grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu, disproportion moins grande après tout que la disproportion, avouée de tous, qui existe entre l'unité et l'infini. » Or, dit H., l'unité, c'est chacun de nous; l'infini, c'est Dieu.

de Dieu¹. Vous dites donc que nous sommes incapables de connaître s'il y a un Dieu. Cependant il est certain que Dieu est, ou qu'il n'est pas ; il n'y a point de milieu. Mais de quel côté pencherons-nous ? La raison, dites-vous, n'y peut rien déterminer. Il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu à cette distance infinie² où il arrivera croix ou pile. Que gagerez-vous ? Par raison vous ne pouvez assurer³ ni l'un ni l'autre ; par raison vous ne pouvez nier aucun des deux⁴.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont fait un choix⁵ ; car vous ne savez pas s'ils ont tort, et s'ils ont mal choisi⁶. Non, direz-vous ; mais je les blâmerai d'avoir fait non ce choix, mais un choix : et celui qui prend croix et celui qui prend pile ont tous deux tort⁷ : le juste est de ne point parier.

Oui, mais il faut parier ; cela n'est pas volontaire ; vous êtes embarqué ; et ne pariez point que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas⁸. Lequel prendrez-vous donc ? Pesons le gain

1. Ce paragraphe est de P. R. jusqu'à « Vous dites donc que nous sommes incapables... »

2. « Il se joue un peu à cette distance *infinie*... » ; F. : « ... à l'*extrémité* de cette distance. »

3. « ... vous ne pouvez *assurer*, etc. » ; F. : « ... vous ne pouvez *faire*, etc. »

4. Vous ne pouvez *nier aucun des deux*. » ; F. : « Vous ne pouvez *défendre nul des deux*. »

5. « ... ceux qui ont *fait un choix* » ; « ... *pris un choix* ».

6. « ... car vous ne savez pas *s'ils ont tort, et s'ils ont mal choisi* » ; F. : « car vous *n'en savez rien*. »

7. « ... et celui qui prend croix et celui qui prend pile ont tous deux tort » ; F. : « *Car, encore que celui qui prend croix et l'autre soient en pareille faute, ils sont tous deux en faute*. »

8. « ... et ne parier point que Dieu est, c'est parier, etc. », addition de P. R.

et la perte en prenant le parti de croire que Dieu est¹. Si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est sans hésiter. Oui, il faut gager. Mais je gage peut-être trop. Voyons : puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager. Et s'il y en avait dix à gagner², vous seriez imprudent de ne pas hasarder votre vie pour en gagner dix à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a ici une infinité de vies infiniment heureuses à gagner avec pareil hasard de perte et de gain; et ce que vous jouez est si peu de chose, et de si peu de durée qu'il y a de la folie à le ménager en cette occasion.

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera, et qu'il est certain qu'on hasarde; et que l'infinie distance qui est entre la certitude de ce qu'on expose et l'incertitude de ce que l'on gagnera égale le bien fini qu'on expose certainement à l'infini qui est incertain. Cela n'est pas ainsi : tout joueur hasarde avec certitude pour gagner avec incertitude; et néanmoins il hasarde certainement le fini pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on expose, et l'incertitude du gain : cela est faux. Il y a à la vérité infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner est pro-

1. « Pesons le gain et la perte, en prenant le parti de croire, etc. » D'après le P. André (édition de 1783), le point paraît mieux convenir après *Pesons le gain et la perte*. C'est la proposition générale d'où l'auteur vient au cas particulier : *En prenant le parti de croire, etc.* (dans F. *en prenant croix que Dieu est.*)

2. « ... s'il y en avait dix à gagner » ; F. : « trois ». La fin de cet alinéa a été arrangée par P. R. Elle est, dit Cousin (*Des Pensées, etc.*, p. 267), le résumé des longs développements dans lesquels était entré Pascal.

portionnée à la certitude de ce qu'on hasarde selon la proportion des hasards de gain et de perte : et de là vient que s'il y a autant de hasards d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal ; et alors la certitude de ce qu'on expose est égale à l'incertitude du gain, tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il n'y a que le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner. Cela est démonstratif, et si les hommes sont capables de quelques vérités ils le doivent être de celle-là¹.

Je le confesse, je l'avoue. Mais encore n'y aurait-il point de moyen de voir un peu plus clair²? Oui, par le moyen de l'Écriture³, et par toutes les autres preuves de la Religion, qui sont infinies.

Ceux qui espèrent leur salut, direz-vous, sont heureux en cela. Mais ils ont pour contrepoids la crainte de l'enfer.

Mais qui a plus sujet de craindre l'enfer, ou celui qui est dans l'ignorance s'il y a un enfer, et dans la certitude de damnation s'il y en a ; ou celui qui est dans une certaine persuasion⁴ qu'il y a un enfer, et dans l'espérance d'être sauvé s'il est ?

Quiconque n'ayant plus que huit jours à vivre ne jugerait

1. « ... ils le doivent être de celle-là » ; F. : « ... celle-là l'est ». D'après une dissertation de M. Lescœur (*De l'ouvrage de Pascal contre les athées*. Dijon, 1850), citée par Sainte-Beuve (*Port-Royal*, t. III), cette *règle des partis*, incidemment touchée par Pascal, aurait été pour lui toute une méthode dont l'importance n'a pas été suffisamment étudiée. Voir également un paragraphe du chap. XXVIII ; *id.*, chap. XXXI.

2. « ... n'y aurait-il point de moyen de voir un peu plus clair » ; F. : « de voir le dessous du jeu. »

3. « ... oui, par le moyen de l'Écriture et par toutes les autres preuves, etc. » ; F. : « ... oui, l'Écriture et le reste. »

4. « ... une certaine persuasion » est là pour une *persuasion certaine*.

pas que le parti est de croire que tout cela n'est pas un coup de hasard, aurait entièrement perdu l'esprit¹. Or, si les passions ne nous tenaient point, huit jours et cent ans sont une même chose.

Quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, sincère, véritable. A la vérité vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices. Mais n'en aurez-vous point d'autres? Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie; et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude du gain, et tant de néant dans ce que vous hasardez, que vous connaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine et infinie, et que vous n'avez rien donné pour l'obtenir².

Vous dites que³ vous êtes fait de telle sorte que vous ne sauriez croire. Apprenez au moins votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, et que néanmoins vous ne le pouvez. Travaillez donc à vous convaincre, non pas par l'augmentation⁴ des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin: vous voulez vous guérir de l'infidélité, et vous en demandez les remèdes: apprenez-les de ceux qui ont été tels que vous, et qui n'ont présentement

1. La fin de la première phrase, « ... aurait entièrement perdu l'esprit », est une addition de P. R. qui était nécessaire. Pascal ayant négligé de conclure. Du reste, la vivacité du tour est dans le goût du maître.

2. ... et que vous n'avez rien donné pour l'obtenir »; F. : « ... pour laquelle vous n'avez rien donné. »

3. *Vous dites que...* », addition de P. R.

4. « Travaillez donc à vous convaincre non pas par l'augmentation des preuves de Dieu, etc. » Encore une correction nécessaire de P. R. Le texte primitif était : « Travaillez donc non pas à vous convaincre par l'augmentation, etc. » (le reste comme plus haut).

aucun doute¹. Ils savent ce chemin² que vous voudriez suivre, et ils sont guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé ; imitez leurs actions extérieures, si vous ne pouvez encore entrer dans leurs dispositions intérieures ; quittez ces vains amusements qui vous occupent tout entier.

J'aurais bientôt quitté ces plaisirs, dites-vous, si j'avais la foi. Et moi je vous dis que vous auriez bientôt la foi si vous aviez quitté ces plaisirs. Or, c'est à vous à commencer. Si je pouvais je vous donnerais la foi : je ne le puis, ni par conséquent éprouver la vérité de ce que vous dites : mais vous pouvez bien quitter ces plaisirs, et éprouver si ce que je dis est vrai.

¶ Il ne faut pas se méconnaître ; nous sommes corps³ autant qu'esprit : et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées ? Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes. Elle incline les sens⁴ qui entraînent l'esprit sans

1. « ... ceux... qui n'ont présentement aucun doute » ; F. : « ... ceux qui *parient maintenant tout leur bien*.

2. Ils savent ce chemin, etc. » F. : « *Ce sont gens qui savent, etc.* » La fin de cet alinéa, « *Imitez leurs actions extérieures, etc.* », est de P. R. Pascal avait écrit : « *C'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc.* » On voit venir le fameux « *cela vous abêtira* » devant lequel a reculé P. R., quoique, suivant la remarque de MM. Faugère et l'abbé Maynard, ce mot ne soit qu'un écho de plusieurs passages de saint Paul (*stultus* et *stultitia*). Du reste, d'après l'opinion de Ballanche cité par Sainte-Beuve (*Portraits contemporains et divers*, t. III ; *Pensées de Pascal*, édition Faugère, 1844) les mots « *étonnants et outrés* » du genre de celui-là, trouvés sur les brouillons de Pascal, n'auraient été qu'une sorte de mnémonique destinée à fixer la pensée plus à fond, et ne devaient pas paraître en public, ce qui innocente P. R.

3. « ... nous sommes corps... » ; F. : « ... nous sommes *automate*... »

4. « ... elle incline les sens... » ; F. : « ... elle incline *l'automate*... »

qu'il y pense. Qui a démontré qu'il sera demain jour, et que nous mourrons; et qu'y a-t-il de plus universellement cru¹? C'est donc la coutume qui nous en persuade; c'est elle qui fait tant de Turcs, et de Païens², c'est elle qui fait les métiers, les soldats, etc. Il est vrai qu'il ne faut pas commencer par elle pour trouver la vérité³, mais il faut avoir recours à elle, quand une fois l'esprit a vu où est la vérité; afin de nous abreuver et de nous teindre de cette créance qui nous échappe à toute heure; car d'en avoir toujours les preuves présentes c'est trop d'affaire. Il faut acquérir une créance plus facile qui est celle de l'habitude, qui sans violence, sans art, sans argument nous fait croire les choses, et incline toutes nos puissances à cette créance, en sorte que notre âme y tombe naturellement. Ce n'est pas assez de ne croire⁴ que par la force de la conviction, si les sens nous portent à croire le contraire. Il faut donc faire marcher nos deux pièces⁵ ensemble; l'esprit, par les raisons qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie; et les sens, par la coutume⁶, et en ne leur permettant pas de s'incliner au contraire.

1. «... qu'y a-t-il de plus universellement cru. » *Universellement* est une addition de P. R.

2. « C'est elle (la coutume) qui fait tant de Turcs et de Païens. » F. : « C'est elle qui fait tant de *Chrétiens*, c'est elle qui fait les Turcs, etc. »

3. « *Il est vrai qu'il ne faut pas commencer par elle, etc.* » Addition de P. R. Le texte primitif reprend à « ... il faut avoir recours à elle, etc. »

4. « Ce n'est pas assez de ne croire que, etc. » ; F. « *Quand on ne croit que par la force de la conviction et que l'automate est incliné à croire le contraire, ce n'est pas assez.* »

5. « ... il faut donc faire *marcher* nos deux pièces, etc. » ; F. : « ... faire *croire* nos deux pièces, etc. »

6. « ... *les sens* par la coutume, etc. » ; F. : « ... *l'automate* par, etc. »
 Tout ce chapitre est un des plus remaniés par P. R. La méthode pyrrhonienne employée par Pascal a été un peu atténuée dans l'expression; P. R. s'est également servi avec quelque réserve des termes de jeu; l'on remarquera enfin l'emploi par Pascal du mot *automate*, emprunté à la philosophie cartésienne et rejeté par P. R. (Voir, sur *l'automate*, Cousin, *Des Pensées*, etc., p. 41.)

VIII

Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement, et qui commence à lire l'Écriture.

En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, et ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature, et regardant tout l'univers muet et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant; j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître où il est, et sans avoir aucun moyen d'en sortir. Et sur cela j'admire comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état. Je vois d'autres personnes auprès de moi de semblable nature. Je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi, et ils me disent que non. Et sur cela ces misérables égarés ayant regardé autour d'eux, et ayant vu quelques objets plaisants s'y sont donnés et s'y sont attachés. Pour moi je n'ai pu m'y arrêter¹ ni me reposer² dans

1. « Pour moi, je n'ai pu *m'y arrêter*, etc. »; F. : « ... *y prendre d'attache*, etc. »

2. « ... ni me reposer, etc. » Dans F., cette fin de phrase se présente isolément sous cette forme : « *Nous sommes plaisants de nous reposer, etc.* » Voici du reste le texte primitif de cette fin d'alinéa, qui a été très remaniée par P. R., dont les *occupations tumultueuses* n'ont pas été trouvées heureuses, bien que le mot se retrouve dans Montaigne, du moins comme adverbe (tumultuairement, au livre 1^{er}, ch. LVI : « Misérables comme nous, impuissants comme nous, ils ne nous aideront pas, *on mourra seul*; il faut donc faire, comme si on était seul, et alors bâtirait-on des maisons superbes, etc.? On chercherait la vérité *sans hésiter*, et si on le refuse, on témoigne estimer plus l'estime des hommes que la recherche de la vérité. »

la société de ces personnes semblables à moi, misérables comme moi, impuissantes comme moi. Je vois qu'ils ne m'aideraient pas à mourir : je mourrai seul : il faut donc faire comme si j'étais seul : or, si j'étais seul, je ne bâtirais pas des maisons, je ne m'embarrasserais point dans des occupations tumultueuses, je ne chercherais l'estime de personne, mais je tâcherais seulement à découvrir la vérité.

Aussi, considérant combien il y a d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ai recherché si ce Dieu dont tout le monde parle¹ n'aurait point laissé quelques marques de lui. Je regarde de toutes parts, et ne vois partout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. Si je n'y voyais rien qui marquât une divinité, je me déterminerais à n'en rien croire. Si je voyais partout les marques d'un Créateur, je reposerais en paix dans la foi. Mais voyant trop pour nier, et trop peu pour m'assurer, je suis dans un état à plaindre, et où j'ai souhaité cent fois que si un Dieu soutient la nature², elle le marquât sans équivoque, et que si les marques qu'elle en donne sont trompeuses elle les supprimât tout à fait ; qu'elle dît tout ou rien ; afin que je visse quel parti je dois suivre. Au lieu qu'en l'état où je suis, ignorant de ce que je suis, et ce que je dois faire, je ne connais ni ma condition ni mon devoir. Mon cœur tend tout entier à connaître où est le vrai bien pour le suivre. Rien ne me serait trop cher pour cela³.

1. « ... Ce Dieu dont tout le monde parle. » Ces derniers mots ajoutés par P. R.

2. « ... si un Dieu soutient la nature... » F. : « ... si un Dieu la soutient... » L'article semblerait ici se rapporter au mot *foi* qui termine la phrase qui précède. La correction de P. R. était donc utile.

3. « Rien ne me serait trop cher pour cela » ; F. : « ... pour l'éternité. »

Je vois des multitudes de Religions¹ en plusieurs endroits du monde, et dans tous les temps. Mais elles n'ont ni morale qui me puisse plaire, ni preuves capables de m'arrêter. Et ainsi j'aurais refusé également la Religion de Mahomet, et celle de la Chine, et celle des anciens Romains, et celle des Égyptiens, par cette seule raison que l'une n'ayant pas plus de marques de vérité que l'autre, ni rien qui détermine, la raison ne peut pencher plutôt vers l'une que vers l'autre.

Mais en considérant ainsi cette inconstante et bizarre variété de mœurs et de créances dans les divers temps, je trouve en une petite partie du monde² un peuple particulier séparé de tous les autres peuples de la terre, et dont les histoires précèdent de plusieurs siècles les plus anciennes que nous ayons. Je trouve donc ce peuple grand et nombreux, qui adore un seul Dieu, et qui se conduit par une loi qu'ils disent tenir de sa main. Ils soutiennent qu'ils sont les seuls au monde auxquels Dieu a révélé ses mystères ; que tous les hommes sont corrompus et dans la disgrâce de Dieu ; qu'ils sont tous abandonnés à leurs sens et à leur propre esprit ; et que de là viennent les étranges égarements, et les changements continuels qui arrivent entre eux, et de Religion, et de coutume ; au lieu qu'eux demeurent inébranlables³ dans leur conduite : mais que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres ; qu'il viendra un libérateur pour tous ; qu'ils sont au monde pour

1. « ... des *multitudes* de Religions. » ; F. : « des *foisons* de religions. »

2. « ... je trouve en *une petite partie* du monde, etc. » ; F. : « ... en *un coin* du monde, etc. »

3. « ... au lieu qu'*eux* demeurent inébranlables. » *Eux*, c'est-à-dire les Juifs. Il y a dans le texte primitif : « ... au lieu qu'*ils* demeurent, etc. », ce qui pourrait aussi bien, et même mieux, se rapporter aux « *hommes* ». Voir plus haut : « ... que tous les *hommes* sont corrompus. »

l'annoncer ; qu'ils sont formés exprès pour être les hérauts de ce grand avènement ¹ et pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

La rencontre de ce peuple m'étonne, et me semble digne d'une extrême attention par quantité de choses admirables et singulières qui y paraissent.

C'est un peuple tout composé de frères ; et au lieu que tous les autres sont formés de l'assemblage d'une infinité de familles, celui-ci, quoique si étrangement abondant, est tout sorti d'un seul homme ; et étant ainsi une même chair et membres les uns des autres, ils composent une puissance extrême d'une seule famille ². Cela est unique.

Ce peuple est le plus ancien qui soit dans la connaissance des hommes ; ce qui me semble lui devoir attirer une vénération particulière, et principalement dans la recherche que nous faisons, puisque si Dieu s'est de tout temps communiqué aux hommes, c'est à ceux-ci qu'il faut recourir pour en savoir la tradition.

Ce peuple n'est pas seulement considérable par son antiquité, mais il est encore singulier en sa durée, qui a toujours continué depuis son origine jusqu'à maintenant ; car, au lieu que les peuples de Grèce, d'Italie, de Lacédémone, d'Athènes, de Rome, et les autres qui sont venus si longtemps après ont fini il y a longtemps, ceux-ci subsistent toujours ; et malgré les entreprises de tant de puissants rois qui ont cent fois essayé de les faire périr, comme les historiens le témoignent, et comme il est aisé de le juger par l'ordre naturel des choses, pendant un si long espace d'années ils se sont toujours conservés ; et s'étendant

1. « ... les hérauts de ce grand avènement. » F. ajoute : « les avant-coureurs. »

2. « ... une puissance extrême d'une seule famille » ; F. : « ... un puissant état d'une, etc. »

depuis les premiers jusqu'aux derniers, leur histoire enferme dans sa durée celle de toutes nos histoires.

La loi par laquelle ce peuple est gouverné est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, et la seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un État. C'est ce que Philon Juif montre en divers lieux, et Josèphe admirablement contre Appion, où il fait voir qu'elle est si ancienne, que le nom même de loi n'a été connu des plus anciens que plus de mille ans après ; en sorte qu'Homère qui a parlé de tant de peuples¹ ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger la perfection de cette loi par sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvu à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens Législateurs Grecs et Romains en ayant quelque lumière en ont emprunté leurs principales lois ; ce qui paraît par celles qu'ils appellent des douze tables, et par les autres preuves que Josèphe en donne.

Mais cette loi est en même temps la plus sévère et la plus rigoureuse de toutes², obligeant ce peuple pour le retenir dans son devoir à mille observations particulières et pénibles sur peine de la vie. De sorte que c'est une chose étonnante qu'elle se soit toujours conservée³ durant tant de siècles parmi un peuple rebelle et impatient comme celui-ci ; pendant que tous les autres États ont changé de temps en temps leurs lois, quoique tout autrement faciles à observer⁴.

1. » ... Homère qui a *parlé de tant de peuples...* » ; F. : « qui a *traité de l'histoire de tant d'états...* »

2. « ... la plus rigoureuse de toutes. » ; F. ajoute : « *en ce qui regarde le culte de leur religion.* »

3. « ... qu'elle se soit toujours conservée... » ; F. ajoute : « *constamment.* »

4. « ... faciles à observer. » Ce dernier mot ajouté par P. R.

¶ Ce peuple est encore admirable en sincérité. Ils gardent avec amour¹ et fidélité le livre où Moïse déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu² et qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort; mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contre eux qu'il le leur a assez dit : qu'enfin Dieu s'irritant contre eux les dispersera par tous les peuples de la terre : que, comme ils l'ont irrité en adorant des Dieux qui n'étaient point leurs Dieux, il les irritera³ en appelant un peuple qui n'était point son peuple.

¶ Au reste⁴, je ne trouve aucun sujet de douter de la vérité du livre qui contient toutes ces choses. Car il y a bien de la différence entre un livre que fait un particulier, et qu'il jette parmi le peuple, et un livre qui fait lui-même un peuple. On ne peut douter que le livre ne soit aussi ancien que le peuple.

¶ C'est un livre fait⁵ par des auteurs contemporains. Toute histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte, comme les livres des Sybilles et de Trismégiste, et tant d'autres qui ont eu crédit au monde et se trouvent faux dans la suite des temps. Mais il n'en est pas de même des auteurs contemporains.....

1. « ... *gardent* avec amour, etc. » ; F. : « ... *portent* avec, etc. »

2. « ... qu'ils ont *toujours* été ingrats envers Dieu... » ; F. « ... qu'ils ont été ingrats envers Dieu *toute leur vie.* »

3. « ... il les *irritera*... » ; F. « : « *provoquera.* »

4. La première phrase : « Au *reste*, etc. », paraît être une addition P. R.

5. « *C'est un livre fait*, etc. » ; phrase ajoutée par P. R. pour relier cet alinéa au précédent.

IX

Injustice et corruption de l'homme.

L'homme est visiblement fait pour penser, c'est toute sa dignité et tout son mérite. Tout son devoir est de penser comme il faut ; et l'ordre de la pensée est de commencer par soi, par son auteur, et sa fin. Cependant, à quoi pense-t-on¹ dans le monde ? Jamais à cela ; mais à se divertir, à devenir riche, à acquérir de la réputation, à se faire Roi, sans penser à ce que c'est que d'être Roi et d'être homme.

¶ La pensée de l'homme² est une chose admirable par sa nature. Il fallait qu'elle eût d'étranges défauts pour être méprisable. Mais elle en a de tels que rien n'est plus ridicule. Qu'elle est grande par sa nature ! Qu'elle est basse par ses défauts !

¶ S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, et non les créatures. Le raisonnement des impies dans le livre de la Sagesse n'est fondé que sur ce qu'ils se persuadent qu'il n'y a point de Dieu. Cela posé, disent-ils, jouissons donc des créatures³. Mais s'ils eussent su⁴ qu'il y avait un Dieu, ils

1. « *Cependant à quoi pense-t-on, etc.* » ; F. : « *Or, à quoi pense le monde ? Jamais à cela ; mais à danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague, etc., à se bâtir, à se faire roi, etc.* » Après « *se bâtir* » sous-entendez : *des maisons*.

2. Cet al. est fait, en partie, avec un titre de l'autographe : « *La pensée est une chose admirable.* » F. ajoute : « *et incomparable.* »

3. « *... jouissons donc des créatures...* » ; F. ajoute : c'est le *pis-aller*.

4. « *Mais s'ils eussent su, etc.* » ; F. : *Mais s'il y avait un Dieu à aimer, ils n'auraient pas conclu cela, mais le contraire*.

eussent conclu tout le contraire. Et c'est la conclusion des sages : il y a un Dieu. Ne jouissons donc pas des créatures. Donc tout ce qui nous incite à nous attacher à la créature est mauvais ; puisque cela nous empêche ou de servir Dieu si nous le connaissons, ou de le chercher si nous l'ignorons. Or, nous sommes pleins de concupiscence. Donc nous sommes pleins de mal. Donc nous devons nous haïr nous-mêmes, et tout ce qui nous attache à autre chose qu'à Dieu seul¹.

¶ Quand nous voulons penser à Dieu, combien sentons-nous de choses² qui nous en détournent, et qui nous tentent de penser ailleurs ? Tout cela est mauvais, est même né avec nous.

¶ Il est faux que nous soyons dignes que les autres nous aiment. Il est injuste que nous le voulions. Si nous naissions raisonnables³, et avec quelque connaissance de nous-mêmes⁴ et des autres, nous n'aurions point cette inclination⁵. Nous naissons pourtant avec elle. Nous naissons donc injustes. Car chacun tend à soi⁶. Cela est contre tout ordre. Il faut tendre au général. Et la pente vers soi est le commencement de tout désordre en guerre, en police, en économie, etc.

¶ Si les membres des communautés naturelles et civiles

1. « ... tout ce qui nous *attache* à autre chose qu'à, etc. » ; F. : « ... tout ce qui nous *excite* à autre *attache* que, etc. »

2. « ... *Combien sentons-nous de choses* qui nous en détournent... » ; F. : « ... *N'y a-t-il rien* qui nous en détourne ? »

3. « Si nous naissions raisonnables... » ; F. ajoute : « *et indifférents.* »

4. « ... *et avec quelque connaissance de nous-mêmes...* » ; F. : *et connaissant* nous et les autres... »

5. « ... nous *n'aurions* point cette inclination. » ; F. : « nous ne *donnerions* point cette inclination à notre volonté. »

6. « ... *chacun* tend à soi. » ; F. : « *tout* tend, etc. ». A la fin, après « ... en économie, etc. » ; F. ajoute : « *dans le corps particulier de l'homme* », et cette réflexion : « *La volonté est donc dépravée.* »

tendent au bien du corps, les communautés elles-mêmes doivent tendre à un autre corps plus général.

¶ Quiconque ne hait point en soi cet amour-propre, et cet instinct qui le porte à se mettre au-dessus de¹ tout, est bien aveugle, puisque rien n'est si opposé à la justice et à la vérité. Car il est faux que nous méritions cela; et il est injuste et impossible d'y arriver, puisque tous demandent la même chose. C'est donc une manifeste injustice où nous sommes nés, dont nous ne pouvons nous défaire, et dont il nous faut défaire.

Cependant nulle autre Religion² que la Chrétienne n'a remarqué que ce fût un péché, ni que nous fussions nés, ni que nous fussions obligés d'y résister, ni n'a pensé à nous en donner les remèdes.

¶ Il y a une guerre intestine dans l'homme entre la raison et les passions. Il pourrait jouir de quelque paix³ s'il n'avait que la raison sans passions, ou s'il n'avait que les passions sans raison. Mais ayant l'un et l'autre, il ne peut être sans guerre, ne pouvant avoir la paix avec l'un qu'il ne soit en guerre avec l'autre. Ainsi il est toujours divisé et contraire à lui-même.

¶ Si c'est un aveuglement qui n'est pas naturel⁴ de vivre sans chercher ce qu'on est, c'en est un encore bien plus terrible de vivre mal en croyant Dieu. Tous les hommes presque sont dans l'un ou l'autre de ces deux aveuglements.

1. « ... cette instinct qui le porte à *se mettre au-dessus de tout...* » ; F. : « ... à *se faire Dieu.* »

2. « Cependant *nulle autre Religion que la Chrétienne n'a, etc.* » ; F. : « ... *aucune religion n'a, etc.* »

3. « *Il pourrait jouir de quelque paix...* » Addition de P. R. qui était nécessaire. Le texte primitif pose les deux hypothèses (la raison sans passions — les passions sans raison), mais ne tire pas la conséquence indiquée par P. R.

4. « ... *aveuglement qui n'est pas naturel...* » ; F. : « *aveuglement surnaturel...* » La fin de cet alinéa : « *Tous les hommes presque, etc.* », paraît être de P. R.

X

Juifs.

Dieu, voulant faire paraître qu'il pouvait former un peuple saint d'une sainteté invisible, et le remplir d'une gloire éternelle, a fait dans les biens de la nature ce qu'il devait faire dans ceux de la grâce ; afin qu'on jugeât qu'il pouvait faire les choses invisibles, puisqu'il faisait bien les visibles.

Il a donc sauvé son peuple du déluge en la personne de Noé, il l'a fait naître d'Abraham, il l'a racheté d'entre ses ennemis, et l'a mis dans le repos.

L'objet de Dieu n'était pas de sauver du déluge, et faire naître tout un peuple d'Abraham simplement pour l'introduire dans une terre abondante¹. Mais comme la nature est une image de la grâce, aussi ces miracles visibles sont les images des invisibles qu'il voulait faire.

¶ Une autre raison pour laquelle il a formé le peuple Juif, c'est qu'ayant dessein de priver les siens des biens charnels et périssables, il voulait montrer par tant de miracles², que ce n'était pas par impuissance.

¶ Ce peuple était plongé³ dans ces pensées terrestres ; que

1. « ... une terre *abondante*. » ; P. R. n'a pas voulu de l'expression biblique « terre *grasse* » du texte primitif. Il l'a remplacé de même plus loin.

2. « Remanié par P. R. Le texte primitif est singulièrement concis ; le voici : « Dieu voulant priver les siens des biens périssables, pour montrer que ce n'était pas par impuissance, il a fait le peuple Juif. » Le « *par tant de miracles* » a été ajouté par P. R. pour élucider ce passage.

3. « ... *Ce peuple était plongé dans...* » ; F. : « *Les... Juifs avaient vieilli dans...* »

Dieu aimait leur père Abraham, sa chair et ce qui en sortirait; et que c'était pour cela qu'il les avait multipliés, et distingués de tous les autres peuples, sans souffrir qu'ils s'y mêlassent; qu'il les avait retirés de l'Égypte¹ avec tous ces grands signes qu'il fit en leur faveur; qu'il les avait nourris de la manne dans le désert, qu'il les avait menés dans une terre heureuse et abondante; qu'il leur avait donné des Rois, et un temple bien bâti, pour y offrir des bêtes, et pour y être purifiés par l'effusion de leur sang²; et qu'il leur devait enfin envoyer le Messie pour les rendre maîtres de tout le monde.

¶ Les Juifs étaient accoutumés aux grands et éclatants miracles; et n'ayant regardé les grands coups³ de la mer Rouge et de la terre de Chanaan que comme un abrégé des grandes choses de leur Messie, ils attendaient de lui encore des choses plus éclatantes, et dont tout ce qu'avait fait Moïse ne fût que l'échantillon.

¶ Ayant donc vieilli dans ces erreurs charnelles, JÉSUS-CHRIST est venu dans le temps prédit, mais non pas dans l'éclat attendu; et ainsi ils n'ont pas pensé que ce fût lui. Après sa mort, Saint-Paul est venu apprendre aux hommes que toutes ces choses étaient arrivées en figures; que le Royaume de Dieu n'était pas dans la chair, mais dans l'esprit; que les ennemis des hommes n'étaient pas les Babyloniens, mais leurs passions; que Dieu ne se plaisait

1. « ... qu'il les avait retirés de l'Égypte avec tous ces grands signes, etc.; F. : « ... que quand ils languissaient dans l'Égypte, il les en retira avec tous ces grands signes, etc. »

2. « ... et pour y être purifiés par l'effusion de leur sang... »; F. : « ... et par le moyen de l'effusion de leur sang qu'ils seraient purifiés... » La correction de P. R. était nécessaire.

3. « ... et n'ayant regardé les grands coups, etc. »; F. : « ... et ainsi ayant eu les grands coups, etc. »

pas aux temples faits¹ de la main des hommes, mais en un cœur pur et humilié; que la circoncision du corps était inutile, mais qu'il fallait celle du cœur, etc.

¶ Dieu n'ayant pas voulu découvrir ces choses à ce peuple qui en était indigne, et ayant voulu néanmoins les prédire afin qu'elles fussent crues, en avait prédit le temps clairement, et les avait même quelquefois exprimées clairement, mais ordinairement en figures, afin que ceux qui aimaient les choses² figurantes s'y arrêtaient, et que ceux qui aimaient les³ figurées, les y vissent. C'est ce qui a fait qu'au temps du Messie⁴ les peuples se sont partagés : les spirituels l'ont reçu, et les charnels qui l'ont rejeté, sont demeurés pour lui servir de témoins.

¶ Les Juifs charnels n'entendaient ni la grandeur ni l'abaissement du Messie prédit dans leurs prophéties. Ils l'ont méconnu dans sa grandeur, comme quand il est dit, que le Messie sera Seigneur de David quoique son fils, qu'il est devant Abraham⁵, et qu'il l'a vu⁶. Ils ne le croyaient pas si grand⁷, qu'il fût de toute éternité. Et ils l'ont méconnu

1. « ... aux temples faits de *la main des hommes*. » Le texte primitif porte seulement « *faits de main* ». M. Faugère remarque que le mot *d'homme* manque dans le manuscrit, mais c'est sans doute plutôt un latinisme (*templa manufacta*) qu'une omission.

2. C'est-à-dire les choses charnelles qui servaient de figures.

3. C'est-à-dire les vérités spirituelles figurées par les choses charnelles.

4. « ... *C'est ce qui a fait qu'au temps du Messie*, etc. » Cette phrase doit être de P. R., du moins nous n'avons pu la retrouver dans les éditions F. et H.

5. « ... qu'il est devant Abraham... »; F. : « ... devant *qu'Abraham*. » La correction de P. R., bonne au point de vue grammatical, a l'inconvénient de créer un double sens qui n'existait pas dans le texte primitif.

6. « ... et qu'il l'a vu... » c'est-à-dire *qu'Abraham l'a vu*, comme le fait remarquer une note de l'édition Didot.

7. « ... Ils ne le croyaient pas si grand qu'il fût (c'est-à-dire au point d'être) de toute éternité, »; F. : « ... si grand qu'il fût éternel. »

de même dans son abaissement et dans sa mort. Le Messie, disaient-ils, demeure éternellement, et celui-ci dit qu'il mourra. Ils ne le croyaient donc ni mortel ni éternel : ils ne cherchaient en lui qu'une grandeur charnelle.

¶ Ils ont tant aimé les choses figurantes, et les ont si uniquement attendues qu'ils ont méconnu la réalité quand elle est venue dans le temps et en la manière prédite.

¶ Ceux qui ont peine à croire en cherchant un sujet en ce que les Juifs ne croient pas. Si cela était si clair, dit-on, pourquoi ne croyaient-ils pas ? Mais c'est leur refus même qui est le fondement de notre créance. Nous y serions bien moins disposés s'ils étaient des nôtres. Nous aurions alors un bien plus ample prétexte d'incrédulité et de défiance. Cela est admirable de voir les Juifs¹ grands amateurs des choses prédites et grands ennemis de l'accomplissement, et que cette aversion même ait été prédite².

¶ Il fallait que pour donner foi au Messie, il y eût eu des prophéties précédentes, et qu'elles fussent portées par des gens non suspects et d'une diligence, d'une fidélité, et d'un zèle extraordinaire, et connu de toute la terre.

Pour faire réussir tout cela, Dieu a choisi ce peuple charnel, auquel il a mis en dépôt les prophéties qui prédisent le Messie comme libérateur, et dispensateur des biens charnels que ce peuple aimait ; et ainsi il a eu une ardeur extraordinaire pour ses Prophètes, et a porté à la vue tout le monde ces livres où le Messie est prédit, assurant toutes les nations qu'il devait venir, et en la manière prédite dans leurs livres qu'ils tenaient ouverts à tout le monde. Mais étant déçus par l'avènement ignominieux et pauvre du Messie, ils ont

1. « ... Cela est admirable de voir les Juifs, etc. » ; F. : *d'avoir rendu les Juifs, etc.* »

2. « ... et que cette aversion même ait été prédite », addition de P. R.

été ses plus grands ennemis. De sorte que voilà le peuple du monde le moins suspect de nous favoriser², qui fait pour nous, et qui par le zèle qu'il a pour sa loi et pour ses Prophètes, porte et conserve avec une exactitude incorruptible et sa condamnation, et nos preuves.

¶ Ceux qui ont rejeté et crucifié JÉSUS-CHRIST qui leur a été en scandale, sont ceux qui portent les livres qui témoignent de lui, et qui disent qu'il sera rejeté et en scandale. Ainsi ils ont marqué que c'était lui en le refusant : et il a été également prouvé et par les Juifs justes qui l'ont reçu, et par les injustes qui l'ont rejeté, l'un et l'autre ayant été prédit.

¶ C'est pour cela que les prophéties ont un sens caché, le spirituel dont ce peuple était ennemi sous le charnel, qu'il aimait². Si le sens spirituel eût été découvert, ils n'étaient pas capables de l'aimer ; et ne pouvant le porter ils n'eussent pas eu le zèle pour la conservation de leurs livres et de leurs cérémonies. Et s'ils avaient aimé ces promesses spirituelles, et qu'ils les eussent conservées incorrompues jusqu'au Messie, leur témoignage n'eût pas eu de force, puisqu'ils en eussent été amis. Voilà pourquoi il était bon que le sens spirituel fût couvert. Mais d'un autre côté si ce sens eût été tellement caché qu'il n'eût point du tout paru, il n'eût pu servir de preuve au Messie. Qu'a-t-il donc été fait ? Ce sens a été couvert sous le temporel dans la foule des

1. « De sorte que voilà le peuple du monde le moins suspect de nous favoriser qui *fait* pour nous, etc. » c'est-à-dire : *qui agit* pour nous (V. cette expression dans Montaigne, livre I. ch. XL). Cette phrase a été modifiée par P. R. La voici telle que la donne F. : « De sorte que, voilà le peuple du monde le moins suspect de nous favoriser et le plus exact et le plus zélé qui se puisse dire pour sa loi et pour ses prophètes, qui les porte incorrompus. »

2. « ... sous le [sens] charnel qu'il aimait. » ; F. « ... dont il était ami. »

passages, et a été découvert clairement en quelques-uns. Outre que le temps et l'état du monde ont été prédits si clairement¹ que le Soleil n'est pas plus clair. Et ce sens spirituel est si clairement expliqué en quelques endroits qu'il fallait un aveuglement pareil à celui que la chair jette dans l'esprit quand il lui est assujetti pour ne le pas reconnaître.

Voilà donc qu'elle a été la conduite de Dieu. Ce sens spirituel est couvert d'un autre en une infinité d'endroits, et découvert en quelques-uns, rarement à la vérité. Mais en telle sorte néanmoins que les lieux où il est caché sont équivoques, et peuvent convenir aux deux ; au lieu que les lieux où il est découvert sont univoques, et ne peuvent convenir qu'au sens spirituel.

De sorte que cela ne pouvait induire en erreur, et qu'il n'y avait qu'un peuple aussi charnel que celui-là qui s'y pût méprendre.

Car quand les biens sont promis en abondance, qui les empêchait d'entendre les véritables biens, sinon leur cupidité qui déterminait ce sens aux biens de la terre ? Mais ceux qui n'avaient de biens qu'en Dieu, les rapportaient uniquement à Dieu. Car il y a deux principes qui partagent les volontés des hommes, la cupidité et la charité². Ce n'est pas que la cupidité ne puisse demeurer avec la foi, et que la charité ne subsiste avec les biens de la terre. Mais la cupidité use de Dieu, et jouit du monde, et la charité au contraire use du monde et jouit de Dieu.

1. « ... prédits si clairement que le soleil n'est pas plus clair. » ; F. : « ... qu'il est (c'est-à-dire que *que cela est*) plus clair que le soleil. »

2. « ... la cupidité et la charité... » M. Havet fait remarquer que ce dernier mot est pris dans son sens le plus relevé, l'amour de Dieu. Les derniers mots de cet al. : « ... use du monde, etc. », sont de P. R. ; F. s'arrête après « ... et la charité au contraire. »

Or la dernière fin est ce qui donne le nom aux choses. Tout ce qui nous empêche d'y arriver est appelé ennemi. Ainsi les créatures quoique bonnes sont ennemies des justes quand elles les détournent de Dieu, et Dieu même est l'ennemi de ceux dont il trouble la convoitise.

Ainsi le mot d'ennemi dépendant de la dernière fin, les justes entendaient par là leurs passions, et les charnels entendaient les Babyloniens; de sorte que ces termes n'étaient obscurs que pour les injustes. Et c'est ce que dit Isaïe : *Signalegem in discipulis meis*¹; et que JÉSUS-CHRIST sera pierre de scandale²; mais bienheureux ceux qui ne seront point scandalisés en lui³. Ozée lui dit aussi parfaitement : *Où est le sage, et il entendra ce que je dis; car les voies de Dieu sont droites; les justes y marcheront, mais les méchants y trébucheront*⁴.

Et cependant ce Testament fait de telle sorte qu'en éclairant les uns il aveugle les autres marquait en ceux même qu'il aveuglait, la vérité qui devait être connue des autres. Car les biens visibles qu'ils recevaient de Dieu étaient si grands et si divins, qu'il paraissait bien qu'il avait le pouvoir de leur donner les invisibles⁵, et un Messie.

¶ Le temps du premier avènement de JÉSUS-CHRIST est prédit, le temps du second ne l'est point; parce que le premier devait être caché; au lieu que le second doit être éclatant, et tellement manifeste que ses ennemis même le reconnaîtront. Mais comme il ne devait venir qu'obscurément, et pour être connu seulement de ceux qui sonderaient

1. VIII, 16.

2. VIII, 14.

3. Matth., I. 6.

4. XIV, 10.

5. « ... qu'il avait le pouvoir de leur donner les invisibles, etc. »; F. : « ... qu'il était puissant de leur donner, etc. »

les Écritures, Dieu avait tellement disposé les choses, que tout servait à le faire reconnaître. Les Juifs le prouvaient en le recevant ; car ils étaient les dépositaires des prophéties : et ils le prouvaient aussi en ne le recevant point ; parce qu'en cela ils accomplissaient les prophéties¹.

¶ Les Juifs avaient des miracles, des prophéties qu'ils voyaient accomplir, et la doctrine de leur loi était de n'adorer et de n'aimer qu'un Dieu ; elle était aussi perpétuelle. Ainsi elle avait toutes les marques de la vraie Religion ; aussi l'était-elle. Mais il faut distinguer la doctrine des Juifs, d'avec la doctrine de la loi des Juifs. Or la doctrine des Juifs n'était pas vraie, quoiqu'elle eût les miracles, les prophéties, et la perpétuité ; parce qu'elle n'avait pas cet autre point de n'adorer et n'aimer que Dieu.

La Religion Juive doit donc être regardée différemment dans la tradition de leurs Saints², et dans la tradition du peuple. La morale et la félicité en sont ridicules dans la tradition du peuple ; mais elle est incomparable dans celle de leurs Saints. Le fondement en est admirable. C'est le plus ancien livre du monde et le plus authentique. Et au lieu que Mahomet pour faire subsister le sien a défendu de le dire, Moïse pour faire subsister le sien a ordonné à tout le monde de le lire.

1. La fin de cet al., à partir de : « Les Juifs le prouvaient, etc. », a été arrangée par P. R. ; F. : « S'ils (les Juifs) le reçoivent, ils le prouvent *par leur réception*, car les dépositaires de *l'attente du Messie* le reçoivent ; et *s'ils le renoncent*, ils le prouvent *par leur renonciation*. » L'obscurité cesse par cette addition de P. R. : « ... parce qu'en cela ils accomplissaient les prophéties. »

2. D'après Cousin (*Des Pensées*, etc., p. 146), on doit lire, au lieu de « ... la tradition de *leurs* Saints », ceci : « la tradition des *livres* saints. » Les éditions F. et H. donnent en effet le mot *livres* ; cependant, un peu plus loin, l'édition H. a conservé « ... elle est *admirable* dans celle de *leurs* Saints, » que F. dit être, en effet, la leçon du manuscrit. N'y a-t-il pas contradiction ? Au même endroit : La morale et la félicité en sont ridicules, etc. », H. (t. II, p. 46) a cru, à tort, que P. R. avait supprimé cette pensée, ne voulant pas avouer que la morale de la Bible, prise à la lettre, pût être *ridicule*.

¶ La Religion Juive est toute divine dans son autorité, dans sa durée, dans sa perpétuité, dans sa morale, dans sa conduite, dans sa doctrine, dans ses effets, etc.

Elle a été formée sur la ressemblance de la vérité du Messie ; et la vérité du Messie a été reconnue par la Religion des Juifs qui en était la figure.

Parmi les Juifs la vérité n'était qu'en figure. Dans le ciel elle est découverte. Dans l'Église elle est couverte, et reconnue par le rapport avec la figure. La figure a été faite sur la vérité, et la vérité a été reconnue sur la figure.

¶ Qui jugera de la Religion des Juifs par les grossiers la connaîtra mal. Elle est visible dans les saints livres, et dans la tradition des Prophètes, qui ont assez fait voir qu'ils n'entendaient pas¹ la loi à la lettre. Ainsi notre Religion est divine dans l'Évangile, les Apôtres, et la tradition ; mais elle est toute défigurée dans ceux qui la traitent mal.

¶ Les Juifs étaient de deux sortes. Les uns n'avaient que des affections païennes ; les autres avaient les affections Chrétiennes.

¶ Le Messie, selon les Juifs charnels, [doit être un grand Prince temporel. Selon les Chrétiens charnels, il est venu nous dispenser d'aimer Dieu, et nous donner des Sacrements qui opèrent tout sans nous. Ni l'un ni l'autre n'est la Religion Chrétienne ni Juive.

¶ Les vrais Juifs et les vrais Chrétiens² ont reconnu un Messie qui les ferait aimer Dieu, et par cet amour triompher de leurs ennemis.

1. « ... qui ont assez fait *voir* qu'ils n'entendaient pas, etc. » : F. : « ... qui ont assez fait *entendre* qu'ils n'entendaient pas, etc. ;

2. « ... Les vrais Juifs et les vrais Chrétiens ont *reconnu* un Messie ... » ; F. : « *attendu*, etc. » D'après l'édition H. (t. 1, p. 216, note du fragment 40), cet al. et le précédent ont été supprimés par P. R., qui y aurait vu une intention de polémique janséniste : « ... il est venu nous dispenser d'aimer Dieu, etc. » C'est une erreur matérielle semblable à celle que nous venons d'indiquer plus haut.

¶ Le voile qui est sur les livres de l'Écriture pour les Juifs, y est aussi pour les mauvais Chrétiens, et pour tous ceux qui ne se haïssent pas eux-mêmes. Mais qu'on est bien disposé à les entendre, et à connaître JÉSUS-CHRIST quand on se hait véritablement soi-même !

¶ Les Juifs charnels tiennent le milieu entre les Chrétiens et les Païens. Les Païens ne connaissent point Dieu, et n'aiment que la terre. Les Juifs connaissent le vrai Dieu, et n'aiment que la terre. Les Chrétiens connaissent le vrai Dieu, et n'aiment point la terre. Les Juifs et les Païens aiment les mêmes biens. Les Juifs et les Chrétiens connaissent le même Dieu.

¶ C'est visiblement un peuple fait exprès pour servir de témoins au Messie¹ Il porte les livres, et les aime, et ne les entend point. Et tout cela prédit ; car il est dit que les jugements de Dieu leur sont confiés, mais comme un livre scellé.

¶ Tandis que les Prophètes ont été pour maintenir la loi, le peuple a été négligent. Mais depuis qu'il n'y a plus eu de Prophètes, le zèle a succédé : ce qui est une providence admirable².

1. « pour servir de témoins au Messie. » ; F. renvoie à Isaïe, XLIII, 9 ; XLIV, 8.

2. Les derniers mots de cet al. : « ... ce qui est une providence admirable », sont une addition de P. R.

XI

Moïse.

La création du monde commençant à s'éloigner, Dieu a pourvu d'un historien contemporain¹, et a commis tout un peuple pour la garde de ce livre; afin que cette histoire fût la plus authentique du monde, et que tous les hommes pussent apprendre une chose si nécessaire à savoir, et qu'on ne peut savoir que par là.

¶ Moïse était habile homme. Cela est clair. Donc s'il eût eu dessein de tromper², il l'eût fait en sorte qu'on ne l'eût pu convaincre de tromperie. Il a fait tout le contraire; car s'il eût débité des fables, il n'y eût point eu de Juif qui n'en eût pu reconnaître l'imposture.

Pourquoi, par exemple, a-t-il fait la vie des premiers hommes si longue, et si peu de générations? Il eût pu se cacher³ dans une multitude de générations; mais il ne le pouvait en si peu; car ce n'est pas le nombre des années, mais la multitude des générations qui rend les choses obscures.

La vérité ne s'altère que par le changement des hommes.

1. « ... Dieu a pourvu d'un historien contemporain. . » ; F.: « ... d'un historien *unique* contemporain. »

2. « Donc s'il eût eu dessein, etc. » ; F.: « *Si donc il se gouvernait par son esprit, il ne dirait rien nettement qui fut directement contre l'esprit.* »

3. « ... il eût pu se cacher, etc. », jusqu'à... « *en si peu* », addition de P. R.

Et cependant il met deux choses les plus mémorables qui se soient jamais imaginées, savoir la création, et le déluge, si proche qu'on y touche, par le peu qu'il fait de générations. De sorte qu'au temps¹ où il écrivait ces choses, la mémoire en devait encore être toute récente dans l'esprit de tous les Juifs.

¶ Sem qui a vu Lamech, qui a vu Adam, a vu au moins Abraham²; et Abraham a vu Jacob, qui a vu ceux qui ont vu Moïse. Donc le déluge et la création sont vrais. Cela conclut entre de certaines gens qui l'entendent bien.

¶ La longueur de la vie des Patriarches, au lieu de faire que les histoires³ passées se perdissent, servait au contraire à les conserver. Car ce qui fait que l'on n'est pas quelquefois assez instruit dans l'histoire de ses ancêtres, c'est qu'on n'a jamais guère vécu avec eux, et qu'ils sont morts souvent avant que l'on eût atteint l'âge de raison. Mais lorsque les hommes vivaient si longtemps, les enfants vivaient longtemps avec leurs pères, et ainsi ils les entretenaient longtemps. Or, de quoi les eussent-ils entretenus sinon de l'histoire de leurs ancêtres, puisque toute l'histoire était réduite à celle-là, et qu'ils n'avaient ni les sciences, ni les arts⁴ qui occupent une grande partie des discours de la vie? Aussi l'on voit qu'en ce temps-là, les peuples avaient un soin particulier de conserver leurs généalogies.

1. « De sorte qu'au temps où, etc. » Toute cette dernière phrase de l'al. paraît être de P. R.

2. « Sem... a vu au moins Abraham et Abraham a vu Jacob. » Les mots soulignés ont été ajoutés par P. R. Le texte primitif donne: « Sem a vu aussi Jacob. » La correction était de nécessité.

3. « ... au lieu de faire que les histoires... » F.: « ... les histoires des choses passées... »

4. « ... qu'ils n'avaient ni les sciences ni les arts... » F.: « ... point d'études, ni de sciences, ni d'arts... »

XII

Figures.

Il y a des figures claires et démonstratives; mais il y en a d'autres qui semblent moins naturelles¹, et qui ne prouvent qu'à ceux qui sont persuadés d'ailleurs. Ces figures-là seraient semblables à celles de ceux qui fondent des prophéties sur l'Apocalypse qu'ils expliquent à leur fantaisie. Mais la différence qu'il y a, c'est qu'ils n'en ont point d'indubitables qui les appuient². Tellement qu'il n'y a rien de si injuste, que quand ils prétendent³ que les leurs sont aussi bien fondées que quelques-unes des nôtres; car ils n'en ont pas de démonstratives⁴ comme nous en avons. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas égaler et confondre ces choses parce qu'elles semblent être semblables par un bout, étant si différentes par l'autre.

¶ JÉSUS-CHRIST figuré par Joseph bien-aimé de son père,

1. « ... il y en a d'autres qui semblent *moins naturelles*. »; F.: « ... qui semblent *un peu tirées par les cheveux*. » Le passage des prophéties fondées sur l'Apocalypse est un développement nécessaire du texte primitif qui est celui-ci: « *Celles-là* (ces figures) sont semblables aux *Apocalyptiques*. » L'édition H. a dû employer, pour expliquer cette phrase, les expressions mêmes de P. R.

2. « ... point d'indubitables *qui les appuient*. » Ces derniers mots ont été ajoutés par P. R.

3. « ... quand ils *prétendent* que... »; F.: « ... quand ils *montrent* que... »

4. « ... ils n'en ont pas de démonstratives comme nous en avons. »; F.: « ... comme *quelques-unes des nôtres*. » Ces derniers mots se trouvaient déjà dans la phrase précédente, ce qui explique la correction de P. R.

envoyé du père pour voir ses frères, est l'innocent vendu par ses frères vingt deniers, et par là devenu leur Seigneur, leur Sauveur, et le Sauveur des étrangers, et le Sauveur du monde; ce qui n'eût point été sans le dessein de le perdre, sans la vente et la réprobation qu'ils en firent.

¶ Dans la prison, Joseph innocent entre deux criminels; JÉSUS en la croix entre deux larrons. Joseph prédit le salut à l'un et la mort à l'autre sur les mêmes apparences; JÉSUS-CHRIST sauve l'un¹ et laisse l'autre après les mêmes crimes. Joseph ne fait que prédire; JÉSUS-CHRIST fait. Joseph demande à celui qui sera sauvé qu'il se souviennne de lui quand il sera venu en sa gloire; et celui que JÉSUS-CHRIST sauve, lui demande qu'il se souviennne de lui quand il sera dans son Royaume.

¶ La Synagogue ne périssait point, parce qu'elle était la figure de l'Église²; mais parce qu'elle n'était que la figure, elle est tombée dans la servitude. La figure a subsisté jusqu'à la vérité; afin que l'Église fût toujours visible, ou dans la peinture qui la promettait, ou dans l'effet.

1. « ... J. C. sauve l'un et laisse l'autre, après les mêmes crimes » ;
F. : « J. C. sauve les élus et damne les réprouvés sur les mêmes crimes. »

2. « ... la figure de l'Église. » Ce dernier mot a été ajouté par P. R.

XIII

Que la Loi était figurative.

Pour prouver tout d'un coup les deux Testaments, il ne faut que voir si les prophéties de l'un sont accomplies en l'autre.

¶ Pour examiner les prophéties il faut les entendre. Car si l'on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le Messie ne sera point venu. Mais si elles ont deux sens¹, il est sûr qu'il sera venu en JÉSUS-CHRIST.

Toute la question est donc de savoir si elles ont deux sens ; si elles sont figures ou réalités ; c'est-à-dire, s'il y faut chercher quelque autre chose que ce qui paraît d'abord, ou s'il faut s'arrêter uniquement à ce premier sens qu'elles présentent.

Si la loi et les sacrifices sont la vérité, il faut qu'ils plaisent à Dieu, et qu'ils ne lui déplaisent point. S'ils sont figures, il faut qu'ils plaisent, et déplaisent.

Or, dans toute l'Écriture ils plaisent, et déplaisent. Donc ils sont figures².

¶ Il est dit que la loi sera changée ; que le sacrifice sera changé ; qu'ils seront sans Rois, sans Princes, et sans sacrifices ; qu'il sera fait une nouvelle alliance ; que la loi sera renouvelée ; que les préceptes qu'ils ont reçus ne sont pas

1. « ... si elles ont deux sens. » Là s'arrête le texte primitif. Le reste de l'alinéa est de P. R.

2. « Donc ils sont figures. », addition de P. R.

bons ; que leurs sacrifices sont abominables ; que Dieu n'en a point demandé.

Il est dit au contraire que la loi durera éternellement ; que cette alliance sera éternelle ; que le sacrifice sera éternel ; que le sceptre ne sortira jamais d'avec eux, puisqu'il n'en doit point sortir que le Roi éternel n'arrive. Tous ces passages marquent-ils que ce soit réalité ? Non. Marquent-ils aussi que ce soit figure ? Non : mais que c'est réalité ou figure. Mais les premiers excluant la réalité marquent que ce n'est que figure.

Tous ces passages ensemble ne peuvent être dits de la réalité : tous peuvent être dits de la figure : donc ils ne sont pas dits de la réalité, mais de la figure.

¶ Pour savoir si la loi et les sacrifices sont réalité ou figures, il faut voir si les Prophètes en parlant de ces choses y arrêtaient leur vue et leur pensée, en sorte qu'ils ne vissent que cette ancienne alliance ; ou s'ils y voyaient quelque autre chose dont elles fussent la peinture ; car dans un portrait on voit la chose figurée. Il ne faut pour cela qu'examiner ce qu'ils disent.

Quand ils disent qu'elle sera éternelle, entendent-ils parler de l'alliance de laquelle ils disent qu'elle sera changée ? et de même des sacrifices, etc.

¶ Les Prophètes ont dit clairement qu'Israël serait toujours aimé de Dieu, et que la loi serait éternelle ; et ils ont dit que l'on n'entendrait point leur sens, et qu'il était voilé.

¶ Le chiffre a deux sens. Quand on surprend une lettre importante où l'on trouve un sens clair, et où il est dit néanmoins que le sens en est voilé et obscurci ; qu'il est caché en sorte qu'on verra cette lettre, sans la voir, et qu'on l'entendra sans l'entendre ; que doit-on penser sinon que c'est un chiffre à double sens ; et d'autant plus qu'on y trouve des contrariétés manifestes dans le sens littéral ? Combien

doit-on donc estimer ceux qui nous découvrent le chiffre, et nous apprennent à connaître le sens caché, et principalement quand les principes qu'ils en prennent sont tout à fait naturels et clairs ? C'est ce qu'a fait JÉSUS-CHRIST et les Apôtres. Ils ont levé le sceau, ils ont rompu le voile, et découvert l'esprit. Ils nous ont appris pour cela que les ennemis de l'homme sont ses passions ; que le Rédempteur serait spirituel ; qu'il y aurait deux avènements, l'un de misère, pour abaisser l'homme superbe, l'autre de gloire, pour élever l'homme humilié ; que JÉSUS-CHRIST sera Dieu et homme.

¶ JÉSUS-CHRIST n'a fait autre chose qu'apprendre aux hommes qu'ils s'aimaient eux-mêmes, et qu'ils étaient esclaves, aveugles, malades, malheureux, et pécheurs ; qu'il fallait qu'il les délivrât, éclairât, béatifiât, et guérît¹ ; que cela se ferait en se haïssant soi-même, et en le suivant par la misère et la mort de la croix.

¶ La lettre tue : tout arrivait en figures : il fallait que le Christ souffrit : un Dieu humilié : circoncision du cœur : vrai jeûne : vrai sacrifice : vrai temple : double loi : double table de la loi : double temple : double captivité : voilà le chiffre qu'il nous a donné².

Il nous a appris enfin que toutes ces choses n'étaient que figures, et ce que c'est que vraiment libre, vrai Israélite, vraie circoncision, vrai pain du Ciel, etc.

¶ Dans ces promesses-là chacun trouve ce qu'il a dans le fond de son cœur, les biens temporels, ou les biens spirituels ; Dieu, ou les créatures ; mais avec cette différence, que ceux qui y cherchent les créatures les y trouvent, mais

1. « ... béatifiât et guérît... » Les éditions modernes ont transposé ces deux mots, la guérison précédant la béatitude.

2. « Voilà le chiffre qu'il nous a donné. » ; F. : « ... que saint Paul nous donne. »

avec plusieurs contradictions, avec la défense de les animer, avec ordre de n'adorer que Dieu¹, et de n'aimer que lui : au lieu que ceux qui y cherchent Dieu le trouvent, et sans aucune contradiction, et avec commandement de n'aimer que lui.

¶ Les sources des contrariétés de l'Écriture sont un Dieu humilié jusqu'à la mort de la Croix, un Messie triomphant de la mort par sa mort, deux natures en JÉSUS-CHRIST, deux avènements, deux états de la nature de l'homme.

¶ Comme on ne peut bien faire le caractère d'une personne² qu'en accordant toutes les contrariétés, et qu'il ne suffit pas de suivre une suite de qualités accordantes, sans concilier les contraires ; aussi pour entendre le sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires.

Ainsi pour entendre l'Écriture, il faut avoir un sens dans lequel tous les passages contraires s'accordent. Il ne suffit pas d'en avoir un qui convienne à plusieurs pages accordants ; mais il faut en avoir un qui concilie³ les passages mêmes contraires.

1. « ... de n'adorer que Dieu et de n'aimer que lui. » ; F. ajoute : « ce qui n'est qu'une même chose ». Au premier abord, cela paraît se rapporter à *adorer* et *aimer* ; mais, ainsi que H. le fait remarquer dans une note (t. II, p. 6), cela veut dire que l'ordre de n'aimer que Dieu est la même chose que la défense d'aimer les créatures. P. R. a-t-il jugé que le sens fut douteux ? A-t-il, au contraire, trouvé inutile de préciser davantage ?

2. « Comme on ne peut bien faire le caractère, etc. » ; F. : « On ne peut bien faire une *bonne physionomie*, etc. ». S'agit-il ici d'un portrait moral ou matériel ? Si ce dernier sens doit prévaloir (ce qui est l'opinion de H.), la correction de P. R. serait mauvaise ; mais il est permis de douter qu'il s'agisse d'autre chose que d'un *portrait moral*, ce qui était, dès avant La Bruyère, une des récréations de la société polie du xvii^e siècle. On ne comprendrait guère, d'ailleurs, comment, en prenant le sens de H., on peut, dans le rendu d'une physionomie, « *accorder toutes les contrariétés* », ce qui suppose un travail d'analyse. Le mot *qualités* qui vient après peut-il davantage s'entendre dans le sens d'un portrait matériel ?

3. « ... il faut en avoir un qui *concilie*... » ; F. : « ... qui *accorde*... » P. R. a jugé sans doute que ce dernier mot revenait trop souvent.

Tout auteur a un sens auquel tous les passages contraires s'accordent, ou il n'a point de sens du tout. On ne peut pas dire cela de l'Écriture, ni des Prophètes. Ils avaient effectivement trop bon sens¹. Il faut donc en chercher un qui accorde toutes les contrariétés.

Le véritable sens n'est donc pas celui des Juifs. Mais en JÉSUS-CHRIST toutes les contradictions sont accordées.

Les Juifs ne sauraient accorder la cassation de la Royauté et Principauté prédite par Ozée avec la prophétie de Jacob.

Si on prend la loi, les sacrifices, et le royaume pour réalités, on ne peut accorder tous les passages d'un même auteur, ni d'un même livre, ni quelquefois d'un même chapitre. Ce qui marque assez quel était le sens de l'auteur.

¶ Il n'était point permis de sacrifier hors de Jérusalem, qui était le lieu que le Seigneur avait choisi, ni même de manger ailleurs les décimes.

¶ Ozée a prédit qu'ils seraient sans Roi, sans Prince, sans sacrifice, et sans Idoles. Ce qui est accompli aujourd'hui, ne pouvant faire de sacrifice légitime hors de Jérusalem.

¶ Quand la parole de Dieu qui est véritable, est fausse littéralement, elle est vraie spirituellement. *Sede a dextris meis*. Cela est faux littéralement dit, cela est vrai spirituellement. En ces expressions il est parlé de Dieu à la manière des hommes; et cela ne signifie autre chose sinon que l'intention que les hommes ont en faisant asseoir à leur droite, Dieu l'aura aussi. C'est donc une marque de l'intention de Dieu, et non de sa manière de l'exécuter.

Ainsi quand il est dit : Dieu a reçu l'odeur de vos parfums, et vous donnera en récompense une terre fertile et abondante; c'est-à-dire, que la même intention qu'aurait

1. « Ils avaient *effectivement* (c'est-à-dire *en fait*) trop bon sens. » ;
F. : « *assurément.* »

un homme qui agréant vos parfums vous donnerait en récompense une terre abondante, Dieu l'aura pour vous, parce que vous avez eu pour lui la même intention qu'un homme a pour celui à qui il donne des parfums.

¶ L'unique objet de l'Écriture est la charité. Tout ce qui ne va point à l'unique but en est la figure ; car puisqu'il n'y a qu'un but, tout ce qui n'y va point en mots propres est figure.

Dieu diversifie ainsi cet unique précepte de charité, pour satisfaire notre faiblesse qui recherche la diversité, par cette diversité qui nous mène toujours à notre unique nécessaire. Car une seule chose est nécessaire, et nous aimons la diversité, et Dieu satisfait à l'un et à l'autre par ces diversités qui mènent à ce seul nécessaire.

¶ Les Rabbins prennent pour figures les mamelles de l'Épouse, et tout ce qui n'exprime pas l'unique but qu'ils ont des biens temporels.

¶ Il y en a qui voient bien qu'il n'y a pas d'autre ennemi de l'homme que la concupiscence qui le détourne de Dieu, ni d'autre bien que Dieu, et non pas une terre fertile. Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens ; qu'ils s'en saoulent, et qu'ils y meurent. Mais ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur, qui n'ont de déplaisir que d'être privés de sa vue, qui n'ont de désir que pour le posséder, et d'ennemis que ceux qui les en détournent, qui s'affligent de se voir environnés et dominés de tels ennemis ; qu'ils se consolent¹, il y a un libérateur pour eux ; il y a un Dieu pour eux. Un Messie a été promis pour délivrer des enne-

1. « ... qu'ils se consolent. » ; F. ajoute : « Je leur annonce une heureuse nouvelle. » A la suite : « Il y a un libérateur pour eux. » ; F. : « Je leur montrerai qu'il y a un Dieu pour eux. Je ne le ferai pas voir aux autres. Je ferai voir qu'un Messie, etc. »

mis ; et il en est venu un pour délivrer des iniquités, mais non pas des ennemis.

¶ Quand David prédit que le Messie délivrera son peuple de ses ennemis, on peut croire charnellement que ce sera des Égyptiens, et alors je ne saurais montrer que la prophétie soit accomplie. Mais on peut bien croire aussi que ce sera des iniquités. Car dans la vérité les Égyptiens ne sont pas des ennemis, mais les iniquités le sont. Ce mot d'ennemis est donc équivoque.

Mais s'il dit à l'homme, comme il fait, qu'il délivrera son peuple de ses péchés, aussi bien qu'Isaïe et les autres, l'équivoque est ôtée, et le sens double des ennemis réduit au sens simple d'iniquités ; car s'il avait dans l'esprit les péchés, il les pouvait bien dénoter par ennemis ; mais s'il pensait aux ennemis, il ne les pouvait pas désigner par iniquités.

Or Moïse, David, et Isaïe usaient des mêmes termes. Qui dira donc qu'ils n'avaient pas même sens, et que le sens de David qui est manifestement d'iniquités lorsqu'il parlait d'ennemis, ne fût pas le même que celui de Moïse en parlant d'ennemis ?

Daniel (chap. ix) prie pour la délivrance du peuple de la captivité de leurs ennemis ; mais il pensait aux péchés ; et pour le montrer, il dit que Gabriel lui vint dire qu'il était exaucé, et qu'il n'y avait que 70 semaines à attendre, après quoi le peuple serait délivré d'iniquité, le péché prendrait fin, et le libérateur le Saint des Saints amènerait la justice éternelle, non la légale, mais l'éternelle.

Dès qu'une fois on a ouvert ce secret il est impossible de ne le pas voir. Qu'on lise l'ancien ¹ Testament en cette vue,

1. Dans ce passage, comme en d'autres endroits, P. R. a subsistué *ancien* à *vieil* Testament.

et qu'on voie si les sacrifices étaient vrais, si la parenté d'Abraham était la vraie cause de l'amitié de Dieu, si la terre promise était le véritable lieu du repos. Non. Donc c'étaient des figures. Qu'on voie de même toutes les cérémonies ordonnées, et tous les commandements qui ne sont pas de la charité ; on verra que c'en sont les figures.

XIV

Jésus-Christ

La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle.

Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit.

La grandeur des gens d'esprit est invisible aux riches, aux Rois, aux conquérants¹, et à tous ces grands de chair.

La grandeur de la sagesse qui vient de Dieu² est invisible aux charnels et aux gens d'esprit. Ce sont trois ordres de différents genres.

Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leurs victoires, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles, qui n'ont nul rapport avec celle qu'ils cherchent. Ils sont vus des esprits, non des yeux; mais c'est assez.

Les Saints ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leurs victoires³, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles, qui ne sont pas de leur ordre⁴ et qui n'ajoutent ni n'ôtent à la grandeur qu'ils désirent. Ils sont vus de Dieu et des Anges, et non des corps ni des esprits curieux : Dieu leur suffit.

1. « ... aux conquérants. » ; F. : « ... aux capitaines. »

2. « ... la sagesse qui vient de Dieu... » ; F. : « ... qui n'est nulle [part] sinon en Dieu. »

3. Après « ... leurs victoires », F. ajoute : « et leur lustre. »

4. « ... qui ne sont pas de leur ordre et qui n'ajoutent, etc. » ; F. : « ... où elles n'ont nul rapport, car elles n'ajoutent, etc. » —

Archimède sans aucun éclat¹ de naissance serait en même vénération. Il n'a pas donné des batailles², mais il a laissé à tout l'univers³ des inventions admirables. O qu'il est grand et éclatant aux yeux de l'esprit⁴ !

JÉSUS-CHRIST sans bien et sans aucune production de science au dehors, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'inventions; il n'a point régné; mais il a été humble, patient, saint devant Dieu⁵, terrible aux démons, sans aucun péché. O qu'il est venu en grande pompe, et en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur, et qui voient la sagesse !

Il eût été inutile à Archimède de faire le Prince dans ses livres de géométrie, quoiqu'il le fût.

Il eût été inutile à notre Seigneur JÉSUS-CHRIST pour éclater dans son règne de sainteté de venir en Roi. Mais qu'il est bien venu avec l'éclat de son ordre !

Il est ridicule de se scandaliser de la bassesse de JÉSUS-CHRIST, comme si cette bassesse⁶ était du même ordre que la grandeur qu'il venait faire paraître. Que l'on considère cette grandeur là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans leur fuite⁷, dans

1. « Archimède sans *aucun* éclat de naissance... » Les mots soulignés ajoutés par P. R.

2. « Il n'a pas donné des batailles... » ; F. ajoute : « pour les yeux. »

3. « ... mais il a laissé à tout l'univers des inventions admirables. » ; F. : « ... mais il a fourni à tous les esprits ses inventions. »

4. « Oh qu'il est grand et éclatant aux yeux de l'esprit ! » ; F. : « Oh ! qu'il a éclaté aux esprits ! »

5. « ... Saint devant Dieu... » ; F. : « ... Saint, Saint, Saint à Dieu. » P. R. n'a pas voulu, comme le fait remarquer H., employer, hors de l'église, les formules de la liturgie.

6. « ... comme si cette bassesse était du même ordre que, etc. » ; F. : « ... du même ordre duquel est, etc. »

7. « ... dans leur fuite... » Correction nécessaire de P. R. Le texte primitif est : « dans leur abandon », ce qui porte un sens objectif.

sa secrète résurrection, et dans le reste; on la verra si grande qu'on n'aura point sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas.

Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avait pas de spirituelles; et d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avait pas d'infiniment plus hautes dans la sagesse.

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et les Royaumes ne valent pas le moindre des esprits; car il connaît tout cela, et soi-même; et le corps rien. Et tous les corps et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité; car elle est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble on ne saurait tirer la moindre pensée¹; cela est impossible, et d'un autre ordre. Tous les corps et les esprits ensemble ne sauraient produire² un mouvement de vraie charité: cela est impossible, et d'un autre ordre tout surnaturel.

¶ JÉSUS-CHRIST a été dans une obscurité (selon ce que le monde appelle obscurité) telle que les historiens qui n'écrivent que les choses importantes l'ont à peine aperçu.

¶ Quel homme eut jamais plus d'éclat que JÉSUS-CHRIST? Le peuple Juif tout entier le prédit avant sa venue. Le peuple Gentil l'adore après qu'il est venu³. Les deux peuples Gentil et Juif le regardent comme leur centre. Et cependant quel homme jouit jamais moins de tout cet éclat? De trente-trois ans il en vit trente sans paraître. Dans les trois autres il

1. « ... on ne saurait tirer la moindre pensée... »; F.: « ... on ne saurait en faire réussir une petite pensée... »

2. « ... tous les corps ne sauraient produire, etc. »; F.: « De tous les corps on n'en saurait tirer, etc. »

3. « ... après qu'il est venu. »; F.: « ... après sa venue. » P. R. ayant déjà employé « avant sa venue » dans la ligne précédente, a, sans doute, voulu éviter la répétition.

passé pour imposteur; les Prêtres et les principaux de sa nation le rejettent; ses amis et ses proches le méprisent. Enfin il meurt d'une mort honteuse¹, trahi par un des siens, renié par l'autre et abandonné de tous.

Quelle part a-t-il donc à cet éclat? Jamais homme n'a eu tant d'éclat: jamais homme n'a eu plus d'ignominie. Tout cet éclat n'a servi qu'à nous, pour nous le rendre plus reconnaissable: et il n'en a rien eu pour lui.

¶ JÉSUS-CHRIST parle des plus grandes choses si simplement², qu'il semble qu'il n'y a pas pensé³; et si nettement néanmoins, qu'on voit bien ce qu'il en pensait. Cette clarté jointe à cette naïveté est admirable.

¶ Qui a appris aux Evangélistes les qualités d'une âme véritablement héroïque⁴ pour la peindre si parfaitement en JÉSUS-CHRIST? Pourquoi le font-ils faible dans son agonie? Ne savent-ils pas peindre une mort constante? Oui sans doute; car le même Saint Luc peint celle de Saint Étienne plus forte que celle de JÉSUS-CHRIST. Ils le font donc capable de crainte avant que la nécessité de mourir soit arrivée, et en suite tout fort. Mais quand ils le font troublé, c'est quand il se trouble lui-même; et quand les hommes le troublent, il est tout fort.

¶ L'Évangile ne parle de la virginité de la Vierge que jusqu'à la naissance de JÉSUS-CHRIST: tout par rapport à JÉSUS-CHRIST.

¶ Les deux Testaments regardent JÉSUS-CHRIST, l'ancien

1. « ... il meurt d'une mort honteuse. » Ces derniers mots ajoutés par P. R.

2. « J.-C. parle des plus grandes choses... » ; F. : « ... a dit les choses grandes... »

3. « qu'il semble qu'il n'y a pas pensé. » ; F. : « ... qu'il ne les a pas pensées. »

4. « ... une âme véritablement héroïque. » ; F. : « parfaitement, etc. » Ce dernier mot est employé un peu plus loin, d'où, sans doute, la correction de P. R.

comme son attente, le nouveau comme son modèle; tous deux comme leur centre.

¶ Les Prophètes ont prédit, et n'ont pas été prédits. Les Saints ensuite sont prédits, mais non prédisants. JÉSUS-CHRIST est prédit et prédisant.

¶ JÉSUS-CHRIST pour tous, Moïse pour un peuple.

Les Juifs bénis en Abraham, *Je bénirai ceux qui te béniront*¹. Mais *toutes nations bénites en sa semence*².

*Lumen ad revelationem gentium*³.

*Non fecit taliter omni nationi*⁴, disait David en parlant de la loi. Mais en parlant de JÉSUS-CHRIST, il faut dire : *Fecit taliter omni nationi*.

Aussi c'est à JÉSUS-CHRIST d'être universel. L'Église même n'offre le sacrifice que pour les fidèles : JÉSUS-CHRIST a offert celui de la croix pour tous.

¶ Tendons donc les bras à notre libérateur⁵, qui ayant été promis durant quatre mille ans, est enfin venu souffrir et mourir pour nous sur la terre dans les temps et dans toutes les circonstances qui en ont été prédites. Et attendant par sa grâce la mort en paix dans l'espérance de lui être éternellement unis, vivons cependant avec joie, soit dans les biens qu'il lui plaît de nous donner, soit dans les maux qu'il nous envoie pour notre bien, et qu'il nous a appris à souffrir par son exemple.

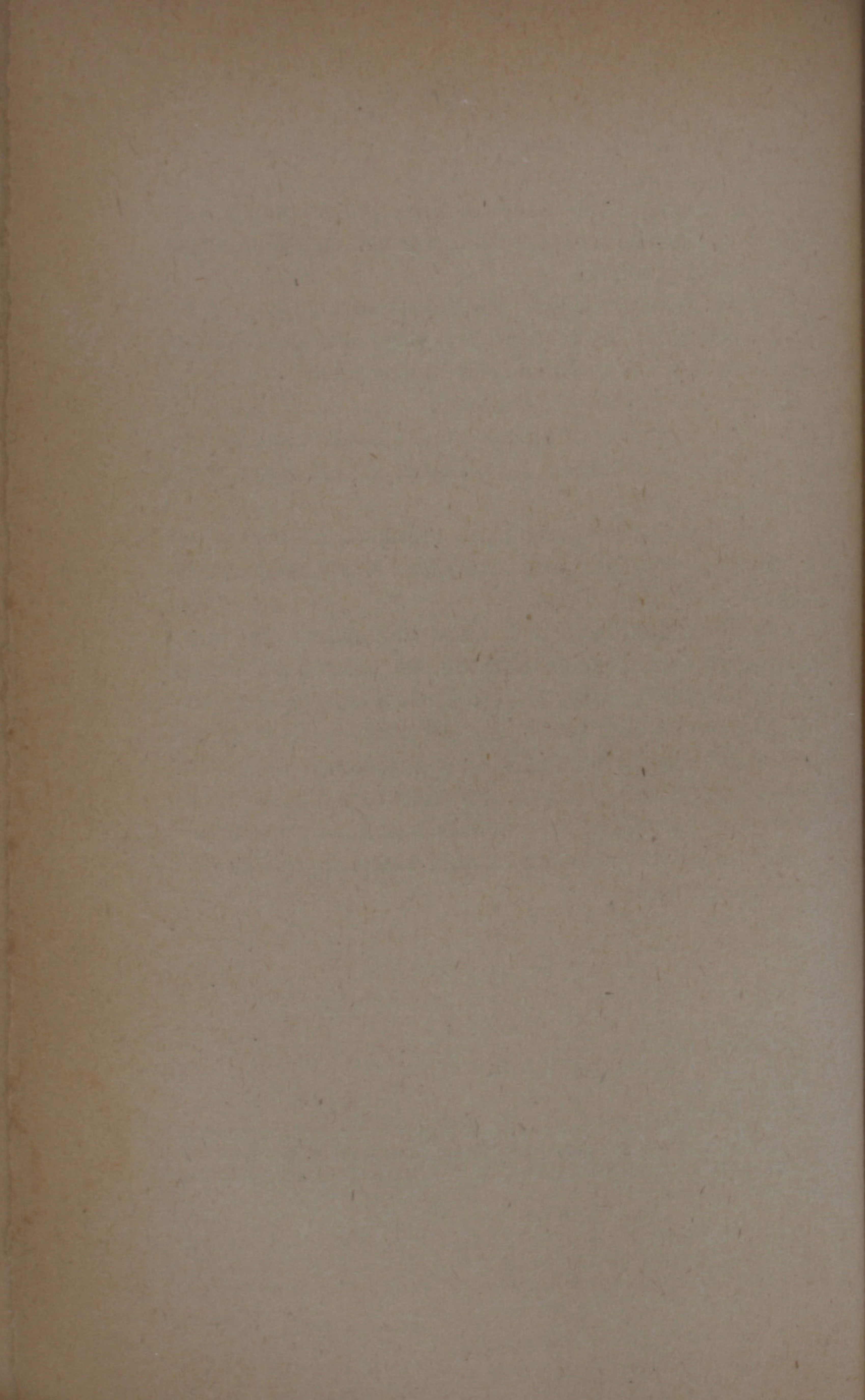
1. Genèse, XII, 3.

2. Genèse, XXII, 18, et XVIII, 18.

3. Luc, II, 32.

4. Ps. CXLVII, 20.

5. P. R. a remplacé dans ce paragraphe *je* par *nous*, et l'indicatif par l'impératif; F. : « *Ainsi je tends les bras à mon libérateur qui ayant été prédit, etc.* » Et plus loin : « ... et par sa grâce *j'attends*, etc. »



XV

Preuves de JÉSUS-CHRIST par les prophéties.

La plus grande des preuves de JÉSUS-CHRIST ce sont les prophéties. C'est aussi à quoi Dieu a le plus pourvu; car l'événement qui les a remplies est un miracle subsistant depuis la naissance de l'Église jusqu'à la fin. Ainsi Dieu a suscité des Prophètes durant seize cents ans; et pendant quatre cents ans après il a dispersé toutes ces prophéties avec tous les Juifs qui les portaient dans tous les lieux du monde. Voilà quelle a été la préparation à la naissance de JÉSUS-CHRIST, dont l'Évangile devant être cru par tout le monde, il a fallu non seulement qu'il y ait eu des prophéties pour le faire croire, mais encore que ces prophéties fussent répandues par tout le monde¹, pour le faire embrasser par tout le monde.

¶ Quand un seul homme aurait fait un livre des prédictions de JÉSUS-CHRIST pour le temps et pour la manière, et que JÉSUS-CHRIST serait venu conformément à ses prophéties, ce serait une force infinie. Mais il y a bien plus ici. C'est une suite d'hommes durant quatre mille ans qui, constamment et sans variation, viennent l'un ensuite de l'autre prédire ce même avènement. C'est un peuple tout entier qui l'annonce, et qui subsiste pendant quatre mille années, pour rendre en corps témoignage des assurances

1. « ... que ces prophéties fussent *répandues* par tout le monde. »
Répandues a été ajouté par P. R.

qu'ils en ont, et dont ils ne peuvent être détournés¹ par quelques menaces et quelque persécution qu'on leur fasse : ceci est tout autrement considérable.

¶ Le temps est prédit par l'état du peuple Juif, par l'état du peuple Païen, par l'état du temple, par le nombre des années.

¶ Les Prophètes ayant donné diverses marques qui devaient toutes arriver à l'avènement du Messie, il fallait que toutes ces marques arrivassent en même temps ; et ainsi il fallait que la quatrième Monarchie fût venue lorsque les septante semaines de Daniel seraient accomplies², que le sceptre fût alors ôté de Juda ; et qu'alors le Messie arrivât. Et JÉSUS-CHRIST est arrivé alors qu'il s'est dit le Messie.

¶ Il est prédit que dans la quatrième Monarchie³, avant la destruction du second temple, avant que la domination des Juifs fût ôtée, et en la septantième semaine de Daniel, les Païens seraient instruits, et amenés à la connaissance du Dieu adoré par les Juifs ; que ceux qui l'aiment seraient délivrés de leurs ennemis, et remplis de sa crainte et de son amour.

Et il est arrivé qu'en la quatrième Monarchie, avant la destruction du second temple, etc., les Païens en foule adorent Dieu et mènent une vie angélique ; les filles consacrent à Dieu leur virginité et leur vie ; les hommes renoncent à tout plaisir : ce que Platon n'a pu persuader à quelque peu d'hommes choisis et si instruits, une force secrète le per-

1. « ... dont ils ne peuvent être détournés... » ; F. : « divertis... »

2. Le début et la fin de cet al. sont de P. R. Le texte primitif est celui-ci : « Il fallait que les quatre monarchies, idolâtres et païennes, la fin du règne de Juda et les soixante-dix semaines arrivassent en même temps, et le tout avant que le deuxième temple fut détruit. »

3. Le texte primitif commence ainsi. « ... qu'en la quatrième monarchie, etc. » Il est prédit est une addition de P. R.

suade à cent milliers d'hommes ignorants par la vertu de peu de paroles.

Qu'est-ce que tout cela? C'est ce qui a été prédit si longtemps auparavant. *Effundam spiritum meum super omnem carnem*¹. Tous les peuples étaient dans l'infidélité et dans la concupiscence; toute la terre devient ardente de charité²: les Princes renoncent à leurs grandeurs: les riches quittent leurs biens; les filles souffrent le martyre; les enfants abandonnent la maison de leurs pères³, pour aller vivre dans les déserts⁴. D'où vient cette force? C'est que le Messie est arrivé. Voilà l'effet et les marques de sa venue.

Depuis deux mille ans le Dieu des Juifs était demeuré inconnu parmi l'infinie multitude des nations païennes⁵, et dans le temps prédit les Païens adorent en foule cet unique Dieu: les temples sont détruits: les Rois mêmes se soumettent à la croix. Qu'est-ce que tout cela? C'est l'Esprit de Dieu qui est répandu sur la terre.

¶ Il est prédit que le Messie viendrait⁶ établir une nouvelle alliance qui ferait oublier la sortie d'Égypte⁷; qu'il mettrait sa loi non dans l'extérieur, mais dans les cœurs⁸; qu'il mettrait sa crainte, qui n'avait été qu'au dehors, dans le milieu du cœur⁹.

1. Joel, II, 28.

2. « ... la terre devient ardente de charité ... »; F.: « ... fut ardente, etc. »

3. « ... la maison de, etc. »; F.: « ... la maison délicate de, etc. »

4. « ... pour aller vivre dans les déserts ... »; F.: « ... pour aller dans l'austérité d'un désert... »

5. « ... le Dieu des Juifs était demeuré inconnu parmi, etc. »; F.: « ... aucun païen n'avait adoré le Dieu des Juifs. »

6. « ... Il est prédit que le Messie viendrait... »; F.: « ... Il est prédit qu'au temps du Messie, il viendrait, etc. »

7. Jér., XXIII, 7.

8. Is., LI, 7. Jér., XXXI, 33.

9. *Idem*, XXXII, 40.

Que les Juifs réprouveraient JÉSUS-CHRIST, et qu'ils seraient réprouvés de Dieu, parce que la vigne élue ne donnerait que du verjus¹. Que le peuple choisi serait infidèle, ingrat, et incrédule, *populum non credentem et contradicentem*². Que Dieu les frapperait aveuglement, et qu'ils tâtonneraient en plein midi comme des aveugles³.

Que l'Église⁴ serait petite en son commencement, et croîtrait ensuite⁵.

Il est prédit qu'alors l'idolâtre serait renversée ; que ce Messie abattrait toutes les idoles, et ferait entrer les hommes dans le culte du vrai Dieu⁶.

Que les temples des idoles seraient abattus, et que parmi toutes les nations, et en tous les lieux du monde on lui offrirait une hostie pure, et non pas des animaux⁷.

Qu'il enseignerait aux hommes la voie parfaite⁸.

Qu'il serait Roi des Juifs et des Gentils⁹.

Et jamais il n'est venu ni devant ni après aucun homme qui ait rien enseigné approchant de cela¹⁰.

¶ Après tant de gens¹¹ qui ont prédit cet avènement, JÉSUS-CHRIST est enfin venu dire : Me voici, et voici le temps. Il est venu dire aux hommes qu'ils n'ont point d'autres ennemis qu'eux-mêmes ; que ce sont leurs passions qui les séparent de Dieu ; qu'il vient pour les en délivrer¹² et pour

1. Is., V, 2, 3, 4, etc.

2. Is., LXV, 2.

3. Deuter., XXVIII, 28, 29.

4. Dans le texte F., au lieu de *l'Église*, il y a *J.-C.*

5. Ezech., XVII.

6. Ezech., XXX, 23.

7. Malach., I, 11.

8. Is., II, 3 ; Mich., IV, 2, etc.

9. Ps. II, 8 ; LXXI, 8, etc.

10. « ... aucun homme qui ait rien enseigné... » ; F. ajoute : « *de divin.* »

11. « Après tant de gens qui, etc. » ; F. : « Après que bien des gens sont venus devant, il est venu enfin J.-C. dire, etc. »

12. « ... qu'il vient pour les en délivrer. » ; F. : « ... pour les détruire. »

leur donner sa grâce, afin de former de tous les hommes une Église sainte ; qu'il vient ramener dans cette Église les Païens et les Juifs ; qu'il vient détruire les idoles des uns et la superstition des autres.

Ce que les Prophètes, leur a-t-il dit, ont prédit devait arriver, je vous dis que mes Apôtres le vont faire. Les Juifs vont être rebutés ; Jérusalem sera bientôt détruite ; les Païens vont entrer dans la connaissance de Dieu, et mes Apôtres les y vont faire entrer¹, après que vous aurez tué l'héritier de la vigne.

Ensuite les Apôtres ont dit aux Juifs : Vous allez être maudits ; et aux Païens : vous allez entrer dans la connaissance de Dieu.

A cela s'opposent tous les hommes par l'opposition naturelle de leur concupiscence. Ce Roi des Juifs et des Gentils est opprimé par les uns et par les autres qui conspirent sa mort. Tout ce qu'il y a de grand dans le monde s'unit contre cette religion naissante, les savants, les sages, les Rois. Les uns écrivent, les autres condamnent, les autres tuent. Et malgré toutes ces oppositions, voilà JÉSUS-CHRIST, en peu de temps, régnaant sur les uns et les autres ; et détruisant et le culte Judaïque dans Jérusalem qui en était le centre, et dont il fait sa première Église ; et le culte des idoles dans Rome qui en était le centre, et dont il fait sa principale Église.

Des gens simples et sans force, comme les Apôtres et les premiers Chrétiens, résistent à toutes les puissances de la terre ; se soumettent les Rois, les savants, et les sages ; et détruisent l'idolâtrie si établie². Et tout cela

1. « ... et mes Apôtres *les y vont faire entrer...* » ; F. : « ... mes apôtres *le vont faire...* »

2 ... et *détruisent l'idolâtrie si établie...* » ; F. : « ... et *ôtent l'idolâtrie de toute la terre...* »

se fait par la seule force de cette parole, qui l'avait prédit¹.

¶ Les Juifs en tuant JÉSUS-CHRIST pour ne le pas recevoir pour Messie, lui ont donné la dernière marque de Messie. En continuant à le méconnaître, ils se sont rendus témoins irréprochables. Et en le tuant, et continuant à le renier, ils ont accompli les prophéties.

¶² Qui ne reconnaîtrait JÉSUS-CHRIST à tant de circonstances particulières qui en ont été prédites ? Car il est dit :

Qu'il aura un Précurseur³.

Qu'il naîtra enfant⁴.

Qu'il naîtra dans la ville de Bethléem ; qu'il sortira de la famille de Juda et de David ; qu'il paraîtra principalement dans Jérusalem⁵.

Qu'il doit aveugler les sages et les savants, et annoncer l'Évangile aux pauvres et aux petits ; ouvrir les yeux des aveugles, et rendre la santé aux infirmes, et mener à la lumière ceux qui languissent dans les ténèbres.⁶

Qu'il doit enseigner la voie parfaite, et être le Précepteur des Gentils⁷.

Qu'il doit être la victime pour les péchés du monde⁸.

Qu'il doit être la pierre fondamentale et précieuse⁹.

Qu'il doit être la pierre d'achoppement et de scandale¹⁰.

1. « par la seule force de cette parole qui, etc. » ; F. : « ... par la force qui, etc. »

2. Cet alinéa est de P. R. Le texte primitif se borne aux prédictions qui suivent.

3. Malach., III, 1.

4. Is., IX, 6.

5. Mich., V, 2.

6. Is., VI, 8, XXIX.

7. Is., XLII, LV.

8. Is., LIII.

9. Is., XXVIII, 16.

10. Is., VIII, 14.

Que Jérusalem doit heurter contre cette pierre¹.

Que les édifiants doivent rejeter cette pierre²

Que Dieu doit faire de cette pierre le chef du coin³.

Et que cette pierre doit croître en une montagne immense⁴,
et remplir toute la terre⁵.

Qu'ainsi il doit être rejeté, méconnu, trahi, vendu, souffleté, moqué, affligé en une infinité de manières, abreuvé de fiel⁶, qu'il aurait les pieds et les mains percées, qu'on lui cracherait au visage, qu'il serait tué, et ses habits jetés au sort⁷.

Qu'il ressusciterait ; le troisième jour⁸.

Qu'il monterait au ciel, pour s'asseoir à la droite de Dieu⁹ ?

Que les Rois s'armeraient contre lui¹⁰.

Qu'étant à la droite du Père, il sera victorieux de ses ennemis¹¹.

Que les Rois de la terre, et tous les peuples l'adoreraient¹².

Que les Juifs subsisteront en nation¹³.

Qu'ils seront errants, sans Rois, sans sacrifice, sans autel,

1. *Ibid.*, 15.

2. Ps., CXVII.

3. *Ibid.*

4. « ... montagne immense... » Ce dernier mot est ajouté par P. R.

5. Dan., II, 35.

6. Zachar, XII, 12.

7. Ps., LXVIII, 22, et XXI, 17, 18, 19.

8. Ps., XV, 10, et Ozée, VI, 3.

9. Ps., CIX, 1.

10. Ps., II, 2.

11. Ps., CIX, 1.

12. Is., LX, 10.

13. Jér., XXXII, 36.

etc., sans Prophètes ; attendant le salut, et ne le trouvant point¹.

¶ Le Messie devait lui seul produire un grand peuple, élu, saint, et choisi ; le conduire, le nourrir, l'introduire dans le lieu de repos et de sainteté ; le rendre saint à Dieu, en faire le temple de Dieu, le réconcilier à Dieu, le sauver de la colère de Dieu, le délivrer de la servitude du péché qui règne visiblement dans l'homme ; donner des lois à ce peuple, graver ces lois dans leur cœur, s'offrir à Dieu pour eux, se sacrifier pour eux, être une hostie sans tache, et lui-même sacrificateur ; il devait s'offrir lui-même, et offrir son corps et son sang, et néanmoins offrir pain et vin à Dieu. JÉSUS-CHRIST a fait tout cela².

¶ Il est prédit qu'il devait venir un libérateur, qui écraserait la tête au démon, qui devait délivrer son peuple de ses péchés, *ex omnibus iniquitatibus* : qu'il devait y avoir un nouveau Testament qui serait éternel ; qu'il devait y avoir une autre prêtrise selon l'ordre de Melchisédech ; que celle-là serait éternelle ; que le CHRIST devait être glorieux, puissant, fort, et néanmoins si misérable qu'il ne serait pas reconnu ; qu'on ne le prendrait pas pour ce qu'il est, qu'on le rejetterait³, qu'on le tuerait ; que son peuple qui l'aurait renié, ne serait plus son peuple ; que les idolâtres le recevraient, et auraient recours à lui ; qu'il quitterait Sion pour régner au centre de l'idolâtrie ; que néanmoins les Juifs subsisteraient toujours ; qu'il devait sortir de Juda, et quand il n'y aurait plus de Rois.

¶ Les Prophètes sont mêlés de prophéties particulières et

1. Ozée, III, 4. Amos. Isaïe.

2. La fin de l'alinéa : « J.-C. a fait tout cela » est de P. R.

3. « ... qu'on le *rejetterait* ... » ; F. : « ... qu'on le *rebute-rait*... »

de celles du Messie, afin que les prophéties du Messie ne fussent pas sans preuves, et que les prophéties particulières ne fussent pas sans fruit.

¶ *Non habemus Regem nisi Cæsarem*, disaient les Juifs. donc JÉSUS-CHRIST était le Messie; puisqu'ils n'avaient plus de Roi qu'un étranger, et qu'ils n'en voulaient point d'autre.

¶ Les septante semaines de Daniel sont équivoques pour le terme du commencement, à cause des termes de la prophétie, et pour le terme de la fin, à cause des diversités des Chronologistes. Mais toute cette différence ne va qu'à deux cents ans.

¶ Les prophéties qui représentent JÉSUS-CHRIST pauvre, le représentent aussi maître des nations¹.

Les prophéties qui prédisent le temps, ne le prédisent que maître des Gentils et souffrant, et non dans les nues ni juge. Et celles qui le représentent ainsi jugeant les nations et glorieux, ne marquent point le temps.

¶ Quand il est parlé du Messie, comme grand et glorieux², il est visible que c'est pour juger le monde et non pour le racheter.

1. Is. LIII. Zach., IX, 9.

2. Is., LVX, 15, 16.

XVI

Diverses preuves de JÉSUS-CHRIST.

Pour ne pas croire les Apôtres¹, il faut dire qu'ils ont été trompés, ou trompeurs. L'un et l'autre est difficile. Car, pour le premier, il n'est pas possible de s'abuser à prendre² un homme pour être ressuscité. Et pour l'autre, l'hypothèse qu'ils aient été fourbes, est étrangement absurde. Qu'on la suive tout au long. Qu'on s'imagine ces douze hommes assemblés après la mort de JÉSUS-CHRIST, faisant le complot de dire qu'il est ressuscité. Ils attaquent par là toutes les puissances. Le cœur des hommes est étrangement penchant à la légèreté, au changement, aux promesses, aux biens. Si peu qu'un d'eux se fût démenti par tous ces attraits, et qui plus est par les prisons, par les tortures, et par la mort, ils étaient perdus. Qu'on suive cela.

¶ Tandis que JÉSUS-CHRIST était avec eux, il les pouvait soutenir. Mais après cela, s'il ne leur est apparu, qui les a fait agir ?

¶ Le style de l'Évangile est admirable en une infinité de manières³, et entr'autres en ce qu'il n'y a aucune invective⁴ de la part des historiens contre Juda, ou Pilate, ni

1. Le commencement de cet alinéa est de P. R. Le texte primitif pose seulement l'objection : « Les apôtres ont été trompés ou trompeurs. »

2. « ... il n'est pas possible de *s'abuser* à prendre, etc. » ; F. : « ... il n'est pas possible de prendre, etc. »

3. « ... en *une infinité* de manières. » ; F. : « ... en tant de manières... »

4. « ... et *entr'autres* en ce qu'il n'y a aucune invective... » ; F. : « ... en ne mettant jamais aucune invective... »

contre aucun des ennemis ou des bourreaux de JÉSUS-CHRIST.

Si cette modestie des historiens Évangéliques avait été affectée, aussi bien que tant d'autres traits d'un si beau caractère, et qu'ils ne l'eussent affectée que pour le faire remarquer; s'ils n'avaient osé la remarquer eux-mêmes, ils n'auraient pas manqué de se procurer des amis, qui eussent fait ces remarques à leur avantage. Mais comme ils ont agi de la sorte sans affectation, et par un mouvement tout désintéressé, ils ne l'ont fait remarquer par personne : je ne sais même si cela a été remarqué jusqu'ici¹ : et c'est ce qui témoigne la naïveté² avec laquelle la chose a été faite.

¶ JÉSUS-CHRIST a fait des miracles, et les Apôtres ensuite, et les premiers Saints³ en ont fait aussi beaucoup; parce que les prophéties n'étant pas encore accomplies, et s'accomplissant par eux, rien ne rendait témoignage que les miracles⁴. Il était prédit que le Messie convertirait les nations. Comment cette prophétie se fût-elle accomplie sans la conversion des nations? Et comment les nations se fussent-elles converties au Messie, ne voyant pas ce dernier effet des prophéties qui le prouvent? Avant donc qu'il fût mort⁵, qu'il fût ressuscité, et que les nations fussent conver-

1. « ... Je ne sais même si cela a été remarqué... » ; F. : « ... et je crois que plusieurs de ces choses n'ont point été remarquées... »

2. « ... et c'est ce qui témoigne la naïveté, etc. » ; F. : « ... la froideur, etc. »

3. « ... et les premiers Saints en ont fait aussi beaucoup... » ; F. : « ... et les premiers Saints en grand nombre... »

4. « ... rien ne rendait témoignage... » ; F. : « ... rien ne témoignait... »

5. « Avant donc qu'il fût mort, qu'il fût ressuscité et que les nations fussent converties... » ; F. : « Avant donc qu'il ait été mort, ressuscité et converti les nations... »

ties, tout n'était pas accompli. Et ainsi il a fallu des miracles pendant tout ce temps-là. Maintenant¹ il n'en faut plus pour prouver la vérité de la Religion Chrétienne ; car les prophéties accomplies sont un miracle subsistant.

¶ L'état où l'on voit² les Juifs est encore une grande preuve de la Religion. Car c'est une chose étonnante³ de voir ce peuple subsister depuis tant d'années, et de le voir toujours misérable ; étant nécessaire pour la preuve de JÉSUS-CHRIST, et qu'ils subsistent pour le prouver, et qu'ils soient misérables puisqu'ils l'ont crucifié. En quoi qu'il soit contraire d'être misérable et de subsister, il subsiste néanmoins toujours malgré sa misère.

¶⁴ Mais n'ont-ils pas été presque au même état au temps de la captivité ? Non. Le sceptre ne fut point interrompu par la captivité de Babylone, à cause que le retour était promis et prédit. Quand Nabuchodonosor emmena le peuple, de peur qu'on ne crût que le sceptre fût ôté de Juda, il leur fut dit auparavant, qu'ils y seraient peu, et qu'ils seraient rétablis. Ils furent toujours consolés par les Prophètes, et leurs Rois continuèrent. Mais la seconde destruction est sans promesse de rétablissement, sans Prophètes, sans Rois, sans consolation, sans espérance ; parce que le sceptre est ôté pour jamais.

Ce n'est pas avoir été captif que de l'avoir été avec assurance d'être délivré dans soixante-dix ans. Mais maintenant ils le sont sans aucun espoir.

1. Maintenant il n'en faut plus *pour prouver la vérité de la Religion Chrétienne...* ; F. : « ... il n'en faut plus *contre les Juifs.* »

2. La première phrase : « *L'état où l'on voit, etc.* », est une addition de P. R.

3 « ... c'est une chose étonnante... » ; F. ajoute : « *et digne d'une étrange attention.* »

4. Le commencement de cet alinéa paraît avoir été sinon ajouté, du moins arrangé par P. R.

¶ Dieu leur a promis qu'encore qu'il les dispersât aux extrémités du monde, néanmoins s'ils étaient fidèles à sa loi, il les rassemblerait. Ils sont très fidèles, et demeurent opprimés. Il faut donc que le Messie soit venu ; et que la loi qui contenait ces promesses soit finie par l'établissement d'une loi nouvelle ¹.

¶ Si les Juifs eussent été tous convertis par JÉSUS-CHRIST, nous n'aurions plus que des témoins suspects ; et s'ils avaient été exterminés, nous n'en aurions point du tout.

¶ Les Juifs le refusent, mais non pas tous. Les saints le reçoivent, et non les charnels. Et tant s'en faut que cela soit contre sa gloire, que c'est le dernier trait qui l'achève. La raison qu'ils en ont, et la seule qui se trouve dans tous leurs écrits, dans le Talmud, et dans les Rabbins, n'est que parce que JÉSUS-CHRIST n'a pas dompté les nations en main armée. JÉSUS-CHRIST a été tué, disent-ils ; il a succombé ; il n'a pas dompté les Païens par sa force ; il ne nous a pas donné leurs dépouilles ; il ne donne point de richesses. N'ont-ils que cela à dire ? C'est en cela qu'il m'est aimable. Je ne voudrais point celui qu'ils se figurent.

¶ Qu'il est beau de voir par les yeux de la foi, Darius, Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée, et Hérode agir sans le savoir pour la gloire de l'Évangile !

1. Dans le texte original (V. F.), le raisonnement est resté inachevé. « Ils y sont très fidèles et demeurent opprimés. » Ainsi que le remarque H., Pascal a voulu dire que Dieu parlait donc d'une loi autre que celle qu'ils appelaient LA LOI. On voit que P. R. a adopté cette interprétation, en complétant la phrase par : « Il faut donc que le Messie soit venu, etc. » Comme le remarque Sainte-Beuve, toute l'*Histoire universelle* de Bossuet est en programme dans cette pensée.

XVII

Contre Mahomet.

La Religion Mahométane a pour fondement l'Alcoran et Mahomet. Mais ce Prophète qui devait être la dernière attente du monde a-t-il été prédit ? Et quelle marque a-t-il que n'ait aussi tout homme qui se voudra dire Prophète ? Quels miracles dit-il lui-même avoir faits ? Quel mystère a-t-il enseigné selon sa tradition même ? Quelle morale, et quelle félicité ?

¶ Mahomet est sans autorité. Il faudrait donc que ses raisons fussent bien puissantes, n'ayant que leur propre force.

¶ ¹ Si deux hommes disent des choses qui paraissent basses ; mais que les discours de l'un aient un double sens entendu par ceux qui le suivent, et que les discours de l'autre n'aient qu'un seul sens ; si quelqu'un n'étant pas du secret entend discourir les deux en cette sorte, il en fera un même jugement. Mais si ensuite dans le reste du discours l'un dit des choses angéliques, et l'autre toujours des choses basses et communes², et même des sottises, il jugera que l'un parlait avec mystère, et non pas l'autre ; l'un ayant assez montré qu'il est incapable de telles sottises, et capable d'être mystérieux ; et l'autre qu'il est incapable de mystères, et capable de sottises.

¶ Ce n'est pas par ce qu'il y a d'obscur dans Mahomet, et

1. Cet alinéa commence ainsi dans F. : « De deux personnes qui disent des sots contes, l'un qui a double sens entendu dans la cabale, l'autre qui n'a qu'un sens, si quelqu'un, etc. »

2. « ... et l'autre toujours des choses basses et communes... » ; F. : « ... des choses plates, et etc. »

qu'on peut peut faire passer pour avoir un sens mystérieux, que je veux qu'on en juge; mais par ce qu'il y a de clair, par son paradis, et par le reste. C'est en cela qu'il est ridicule. Il n'en est pas de même de l'Écriture. Je veux qu'il y ait des obscurités¹; mais il y a des clartés admirables, et des prophéties manifestes accomplies. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas confondre et égaler les choses, qui ne se ressemblent que par l'obscurité et non par les clartés, qui méritent² quand elles sont divines qu'on revère les obscurités.

¶ L'Alcoran dit que S. Mathieu était homme de bien. Donc Mahomet était faux Prophète; ou en appelant gens de bien des méchants; ou en ne les croyant pas sur³ ce qu'ils ont dit de JÉSUS-CHRIST.

¶ Tout homme peut faire ce qu'a fait Mahomet; car il n'a point fait de miracles, il n'a point été prédit, etc. Nul homme ne peut faire ce qu'a fait JÉSUS-CHRIST.

¶ Mahomet s'est établi en tuant; JÉSUS-CHRIST en faisant tuer les siens. Mahomet en défendant de lire; JÉSUS-CHRIST en ordonnant de lire⁴. Enfin cela est si contraire, que si Mahomet a pris la voie de réussir humainement, JÉSUS-CHRIST a pris celle de périr humainement. Et au lieu de conclure, que puisque Mahomet a réussi, JÉSUS-CHRIST a bien pu réussir; il faut dire, que puisque Mahomet a réussi, le Christianisme devait périr⁵, s'il n'eût été soutenu par une force toute divine.

1. « ... Je veux qu'il y ait des obscurités... » ; F. ajoute : « qui soient aussi bizarres que celles de Mahomet. »

2. « ... et non pas par les clartés qui méritent quand elles sont divines, etc. » Ces derniers mots ajoutés par P. R.

3. « ... ou en ne les croyant pas sur, etc. » ; F. : « ... ou en ne demeurant pas d'accord de, etc. »

4. « ... J.-C. en ordonnant de lire... » Il y a dans l'édition F. au lieu de J.-C. « Les apôtres ».

5. « ... le Christianisme devait périr... » ; F. : « J.-C. devait, etc. » La fin de cet alinéa, « ... s'il n'eût été soutenu, etc. », est une addition de P. R.

XVIII

Dessein de Dieu de se cacher aux uns, et de se découvrir aux autres.

Dieu a voulu racheter les hommes, et ouvrir le salut à ceux qui le chercheraient. Mais les hommes s'en rendent si indignes, qu'il est juste qu'il refuse à quelques-uns à cause de leur endurcissement ce qu'il accorde aux autres par une miséricorde qui ne leur est pas due. S'il eût voulu surmonter l'obstination des plus endurcis, il l'eût pu, en se découvrant si manifestement à eux, qu'ils n'eussent pu douter de la vérité de son existence¹, et c'est ainsi qu'il paraîtra au dernier jour, avec un tel éclat de foudres, et un tel renversement de la nature, que les plus aveugles le verront.

Ce n'est pas en cette sorte qu'il a voulu paraître dans son avènement de douceurs; parce que tant d'hommes se rendant indignes de sa clémence, il a voulu les laisser dans la privation du bien qu'ils ne veulent pas. Il n'était donc pas juste qu'il parût d'une manière manifestement divine, et absolument capable de convaincre tous les hommes; mais il n'était pas juste aussi qu'il vînt d'une manière si cachée qu'il ne pût être reconnu de ceux qui le chercheraient sincèrement. Il a voulu se rendre parfaitement connaissable à ceux-là : et ainsi voulant paraître à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, et caché à ceux qui le fuient de tout leur cœur, il tempère sa connaissance, en sorte qu'il

1. « ... qu'ils n'eussent pu douter de la vérité de son *existence*... »;
F. : ... de son *essence*... »

a donné des marques de soi visibles à ceux qui le cherchent, et obscures à ceux qui ne le cherchent pas.

¶ Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire.

Il y a assez de clarté pour éclairer les élus, et assez d'obscurité pour les humilier.

Il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés, et assez de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables.

¶ Si le monde subsistait pour instruire l'homme de l'existence de Dieu¹, sa divinité y reluirait de toutes parts d'une manière incontestable. Mais comme il ne subsiste que par JÉSUS-CHRIST, et pour JÉSUS-CHRIST, et pour instruire les hommes et de leur corruption, et de la rédemption, tout y éclate des preuves de ces deux vérités. Ce qui y paraît ne marque ni une exclusion totale, ni une présence manifeste de Divinité; mais la présence d'un Dieu qui se cache : tout porte ce caractère.

¶ S'il n'avait jamais rien paru de Dieu, cette privation éternelle serait équivoque, et pourrait aussi bien se rapporter à l'absence de toute Divinité, qu'à l'indignité où seraient les hommes de le connaître. Mais de ce qu'il paraît quelque fois et non pas toujours, cela ôte l'équivoque. S'il paraît une fois, il est toujours. Et ainsi on n'en peut conclure autre chose, sinon qu'il y a un Dieu, et que les hommes en sont indignes.

¶ Le dessein de Dieu est plus de perfectionner la volonté que l'esprit². Or la clarté parfaite ne servirait qu'à l'esprit, et nuirait à la volonté.

1. « ... pour instruire l'homme *de l'existence* de Dieu, etc. » Les mots soulignés ajoutés par P. R.

2. *Le dessein de Dieu est plus de perfectionner, etc.* » ; F. : « Dieu veut plus *disposer*, etc. »

¶ S'il n'y avait point d'obscurité, l'homme ne sentirait pas sa corruption. S'il n'y avait point de lumière, l'homme n'espérerait point de remède. Ainsi il est non seulement juste, mais utile pour nous, que Dieu soit caché en partie, et découvert en partie, puisqu'il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître Dieu.

¶ Tout instruit l'homme de sa condition; mais il le faut bien entendre; car il n'est pas vrai que Dieu se découvre en tout; et il n'est pas vrai qu'il se cache en tout. Mais il est vrai tout ensemble qu'il se cache à ceux qui le tentent, et qu'il se découvre à ceux qui le cherchent; parce que les hommes sont tout ensemble indignes de Dieu, et capables de Dieu; indignes par leur corruption; capables par leur première nature.

¶ Il n'y a rien sur la terre qui ne montre ou la misère de l'homme, ou la miséricorde de Dieu; ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu.

¶ Tout l'univers apprend à l'homme, ou qu'il est corrompu, ou qu'il est racheté. Tout lui apprend sa grandeur ou sa misère. L'abandon de Dieu paraît dans les Païens, la protection de Dieu paraît dans les Juifs.

¶ Tout tourne en bien pour les élus jusqu'aux obscurités de l'Écriture; car ils les honorent, à cause des clartés divines qu'ils y voient¹; et tout tourne en mal aux réprouvés² jusqu'aux clartés; car ils les blasphèment à cause des obscurités qu'ils n'entendent pas.

¶ Si JÉSUS-CHRIST n'était venu que pour sanctifier, toute

1. « ... à cause des clartés divines qu'ils y voient. » Ces derniers mots ajoutés par P. R.

2. « ... tout tourne en mal aux réprouvés. » F.: « ... pour les autres. »

l'Écriture et toutes choses y tendraient, et il serait bien aisé de convaincre les infidèles. Mais comme il est venu *in sanctificationem et in scandalum*¹, comme dit Isaïe, nous ne pouvons convaincre l'obstination des infidèles² : mais cela ne fait rien contre nous³, puisque nous disons qu'il n'y a point de conviction dans toute la conduite de Dieu, pour les esprits opiniâtres, et qui ne recherchent pas sincèrement la vérité.

¶ JÉSUS-CHRIST est venu afin⁴ que ceux qui ne voyaient point vissent, et que ceux qui voyaient devinssent aveugles : il est venu guérir les malades, et laisser mourir les sains ; appeler les pécheurs à la pénitence et les justifier, et laisser ceux qui se croyaient justes dans leur péchés ; remplir les indigents, et laisser les riches vides.

¶ Que disent les Prophètes de JÉSUS-CHRIST ? Qu'il sera évidemment Dieu ? Non : mais qu'il est un Dieu véritablement caché ; qu'il sera méconnu ; qu'on ne pensera point que ce soit lui ; qu'il sera une pierre d'achoppement, à laquelle plusieurs heurteront, etc.

¶ C'est pour rendre le Messie connaissable aux bons, et méconnaissable aux méchants, que Dieu l'a fait prédire de la sorte. Si la manière du Messie eût été prédite clairement, il n'y eût point eu d'obscurité même pour les méchants. Si le temps eût été prédit obscurément, il y eût eu obscurité même pour les bons ; car la bonté de leur cœur ne leur eût

1. Citation d'Isaïe, VIII, 14.

2. « ... l'obstination des infidèles. » ; F. donne seulement : « les infidèles. »

3. « ... mais cela ne fait rien contre nous, etc. » Dans F. cet alinéa se termine ainsi : « ... et ils ne peuvent nous convaincre, mais par cela même nous les convainquons, puisque nous disons qu'il n'y a point de conviction dans toute sa conduite, de part ni d'autre. » On remarquera l'emploi du mot *conviction* dans un sens actif.

4. « J.-C. est venu afin que ceux qui, etc. » ; F. : « ... est venu aveugler ceux qui voyaient clair et donner la vue aux aveugles. »

pas fait entendre qu'un \square , par exemple, signifie 600 ans. Mais le temps a été prédit clairement, et la manière en figures¹.

Par ce moyen les méchants prenant les biens promis pour des biens temporels s'égarèrent malgré le temps prédit clairement, et les bons ne s'égarèrent pas; car l'intelligence des biens promis dépend du cœur qui appelle bien ce qu'il aime; mais l'intelligence du temps promis ne dépend point du cœur, et ainsi la prédiction claire du temps² et obscure des biens ne trompe que les méchants.

¶ Comment fallait-il que fût le Messie, puisque par lui le sceptre devait être éternellement en Juda, et qu'à son arrivée le sceptre devait être ôté de Juda?

Pour faire qu'en voyant ils ne voient point, et qu'entendant ils n'entendent point, rien ne pouvait être mieux fait.

¶ Au lieu de se plaindre de ce que Dieu s'est caché, il faut lui rendre grâce de ce qu'il s'est tant découvert, et lui rendre grâce aussi de ce qu'il ne s'est pas découvert aux sages ni aux superbes indignes de connaître un Dieu si saint.

¶ La Généalogie de JÉSUS-CHRIST dans l'ancien Testament est mêlée parmi tant d'autres inutiles qu'on ne peut presque la discerner³. Si Moïse n'eût tenu registre que des ancêtres de JÉSUS-CHRIST, cela eût été trop visible. Mais après tout, qui regarde de près voit celle de JÉSUS-CHRIST bien discernée par Thamar, Ruth, etc.

1. Les Lettres hébraïques ont une valeur numérale. Dans le texte hébreu d'Isaïe, ch. IX, verset 6, à l'un des mots correspondant à ce passage de la Vulgate: « *multiplicabitur ejus imperium* », les manuscrits portent au lieu du *mem* ouvert, valant comme chiffre 40, et dont c'était la place en cet endroit, un *mem* fermé, valant 600. Pascal a eu en vue cette singularité. J'emprunte cette explication à l'édition H. (t. II, p. 8).

2. « ... et ainsi la prédiction... ne trompe que les méchants. » : F. : « ... ne déçoit que les seuls méchants. »

3. « ... qu'on ne peut presque la discerner. » ; F. : « ... qu'elle ne peut être discernée. »

¶ Les faiblesses les plus apparentes sont des forces à ceux qui prennent bien les choses¹ : par exemple, les deux Généalogies de S. Matthieu, et de S. Luc ; il est visible que² cela n'a pas été fait de concert.

¶ Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession. Mais que l'on reconnaisse la vérité de la Religion dans l'obscurité même de la Religion, dans le peu de lumière que nous en avons, et dans l'indifférence que nous avons de la connaître.

¶ S'il n'y avait qu'une Religion, Dieu serait trop manifeste ; s'il n'y avait de Martyrs qu'en notre Religion, de même.

¶ JÉSUS-CHRIST pour laisser les méchants dans l'aveuglement, ne dit pas qu'il n'est point de Nazareth, ni qu'il n'est point fils de Joseph.

¶ Comme JÉSUS-CHRIST est demeuré inconnu parmi les hommes, la vérité demeure aussi parmi les opinions communes sans différence à l'extérieur. Ainsi l'Eucharistie parmi le pain commun.

¶ Si la miséricorde de Dieu est si grande, qu'il nous instruit salutairement, même lorsqu'il se cache, quelle lumière n'en devons-nous pas attendre lorsqu'il se découvre ?

¶ On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe, qu'il aveugle les uns, et éclaire les autres³.

1. « ... sont des forces à ceux qui prennent bien les choses. » Ces derniers mots ajoutés par P. R.

2. « Il est visible que, etc. » ; F. : « Qu'y a-t-il de plus clair que, etc. »

3. « ... qu'il aveugle les uns et éclaire, etc. » ; F. : « qu'il a voulu aveugler les uns et éclairer, etc. »

XIX

*Que les vrais Chrétiens et les vrais Juifs
n'ont qu'une même Religion.*

La Religion des Juifs semblait consister essentiellement en la paternité d'Abraham, en la circoncision, aux sacrifices, aux cérémonies, en l'Arche, au Temple de Jérusalem, et enfin en la loi, et en l'Alliance de Moïse.

Je dis qu'elle ne consistait en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu, et que Dieu réprouvait toutes les autres choses ;

Que Dieu n'avait point d'égard au peuple charnel qui devait sortir d'Abraham¹ ;

Que les Juifs seront punis de Dieu comme les étrangers s'ils l'offensent. *Si vous oubliez Dieu, et que vous suiviez les dieux étrangers, je vous prédis que vous périrez de la même manière que les nations que Dieu a exterminées devant vous*² ;

Que les étrangers seront reçus de Dieu comme les Juifs, s'ils l'aiment³ ;

Que les vrais Juifs ne considéraient leur mérite que de Dieu, et non d'Abraham. *Vous êtes véritablement notre Père,*

1. « ... que Dieu n'avait point d'égard au peuple charnel, etc. » ; F. : « ... que Dieu n'acceptait point la postérité d'Abraham. » Le mot *accepter* dans le sens de *faire acception de* a été conservé par P. R. un peu plus loin.

2. Deut., VIII, 19, 20.

3. Il y a dans le texte F., la citation d'Isaïe (LVI, 3) qui appuie ce passage.

*et Abraham ne nous a pas connus, et Israël n'a pas eu connaissance de nous; mais c'est vous qui êtes notre Père et notre rédempteur*¹.

Moïse même leur a dit que Dieu n'accepterait pas les personnes. Dieu, dit-il, *n'accepte pas les personnes, ni les sacrifices*².

Je dis que la circoncision du cœur est ordonnée. *Soyez circoncis du cœur; retranchez les superfluités de votre cœur, et ne vous endurecissez plus; car votre Dieu est un Dieu grand, puissant et terrible, qui n'accepte pas les personnes*³;

Que Dieu dit qu'il le ferait un jour : *Dieu te circoncira le cœur, et à tes enfants, afin que tu l'aimes de tout ton cœur*⁴;

Que les incirconcis de cœur seront jugés. Car Dieu jugera les peuples incirconsis, et tout le peuple d'Israël, parce qu'il est *incirconcis de cœur*⁵.

¶ Je dis que la circoncision était une figure⁶; qui avait été établie, pour distinguer le peuple Juif de toutes les autres nations.

Et de là vient qu'étant dans le désert ils ne furent pas circoncis, parce qu'ils ne pouvaient se confondre avec les autres peuples; et que depuis que JÉSUS-CHRIST est venu cela n'est plus nécessaire⁷.

Que l'amour de Dieu est recommandé en tout. *Je prends à témoin le ciel et la terre que j'ai mis devant vous la mort et la vie; afin que vous choisissiez la vie, et que vous aimiez*

1. Is., LXIII, 16.

2. Deut., X, 17.

3. Deut., X, 16, 17, Jér., IV, 4.

4. Deut., XXX, 6.

5. Jér., IX, 25, 26.

6. « ... la circoncision était une figure, etc. »; F.: « ... un signe. » Ce mot est celui du texte cité « *in signum fœderis.* »

7. Gen., XVII, 11.

Dieu, et que vous lui obéissiez; car c'est Dieu qui est votre vie¹.

Il est dit² que les Juifs, faute de cet amour, seraient réprouvés pour leurs crimes, et les Païens élus en leur place. *Je me cacheraï d'eux dans la vue de leurs derniers crimes; car c'est une nation méchante et infidèle*³. Ils m'ont provoqué à courroux par les choses qui ne sont point des Dieux; et je les provoquerai à jalousie par un peuple qui n'est pas mon peuple, et par une nation sans science et sans intelligence⁴.

Que les biens temporels sont faux, et que le vrai bien est d'être uni à Dieu⁵;

Que leurs fêtes déplaisent à Dieu⁶;

Que les sacrifices des Juifs déplaisent à Dieu, et non seulement des méchants Juifs⁷, mais qu'il ne se plaît pas même en ceux des bons⁸, comme il paraît par le Psaume 49, où avant que d'adresser son discours aux méchants par ces paroles, *Peccatori autem dixit Deus*, il dit qu'il ne veut point du sacrifice des bêtes, ni de leur sang⁹;

Que les sacrifices des Païens sont reçus de Dieu, et que Dieu retirera sa volonté des sacrifices des Juifs¹⁰;

Que Dieu fera une nouvelle alliance par le Messie, et que l'ancienne sera rejetée¹¹;

1. Deut., XXX, 19, 20.

2. « ... Il est dit », addition de P. R.

3. Deut., XXXII, 20, 21.

4. Is., LXV.

5. Ps., LXXII, 28.

6. Amos, V, 21.

7. « ... et non seulement des méchants Juifs », addition de P. R.

8. « ... qu'il ne se plaît pas même en ceux des bons. »; F.: « ... même de la part des bons. » La fin de cet al., à partir de « comme il paraît par le psaume, etc. », est de P. R.; F. renvoie seulement à ce psaume.

9. Is., LXVI. Jér., VI, 20.

10. Malach., I, 11. Rois, XV, 22. Ozée, VI, 6.

11. Jér., XXXI, 31.

Que les anciennes choses seront oubliées¹ ;

Qu'on ne se souviendra plus de l'Arche² ;

Que le temple serait rejeté³ ;

Que les sacrifices seraient rejetés, et d'autres sacrifices purs établis⁴ ;

Que l'ordre de la sacrificature d'Aaron sera réprouvé, et celle de Melchisédech introduite par le Messie⁵ ;

Que cette sacrificature serait éternelle⁶ ;

Que Jérusalem serait réprouvée, et un nouveau nom donné⁷ ;

Que ce dernier nom serait meilleur que celui des Juifs, et éternel⁸ ;

Que les Juifs devaient être sans Prophètes, sans Rois, sans Princes, sans sacrifices, sans autel⁹ ;

Que les Juifs subsisteraient toujours néanmoins en peuple¹⁰ ;

1. Is., XLIII, 18, 19.

2. Jér., III, 16.

3. Jér., VII, 12, 13, 14.

4. Malach., I, 10, 11.

5. Ps., CIX.

6. *Ibid.*

7. Is., LXV : Au lieu de « ... et un nouveau nom donné », il y a dans F. : « ... et Rome admise. »

8. Is., LVI, 5.

9. Ozée, III, 46. « ... sans autel... » ; F. : « ... sans idole... »

10. Jér., XXXI, 36.

On ne connaît Dieu utilement que par JÉSUS-CHRIST.

La plupart¹ de ceux qui entreprennent de prouver la Divinité aux Impies, commencent d'ordinaire par les ouvrages de la nature, et ils y réussissent rarement; je n'attaque pas la solidité de ces preuves consacrées par l'Écriture sainte : elles sont conformes à la raison, mais souvent elles ne sont pas assez conformes et assez proportionnées à la disposition de l'esprit de ceux pour qui elles sont destinées.

² Car il faut remarquer qu'on n'adresse pas ce discours à ceux qui ont la foi vive dans le cœur, et qui voient incontinent que tout ce qui est n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. C'est à eux que toute la nature³ parle pour son auteur, et que les Cieux annoncent la gloire de Dieu. Mais pour ceux en qui cette lumière est éteinte, et

1. Voici le texte primitif de la première partie de cet alinéa, tel que le donne F. : « *J'admire avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu, en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la divinité par les ouvrages de la nature.* » D'après M. de Sacy (*Bulletin du Bibliophile*, numéro d'avril-mai 1852), il existe des exemplaires de l'édition de 1670 non cartonnés (au moins un), où le texte original a été conservé avec cette seule différence : « *J'admire avec quelle hardiesse quelques personnes, etc.* » Ce texte est également celui de l'exemplaire unique de 1669 (V. édition H., t. II, op. 65-66). La seconde partie de ce passage paraît être entièrement de P. R.

2. Ici encore remaniement. Voici le commencement de cet al. dans F. : « *Je ne m'étonnerais pas de leur entreprise s'ils adressaient leurs discours aux fidèles, car il est certain que ceux qui ont la foi vive dans le cœur voient, etc.* » (Le reste comme dans P. R.).

3. « *C'est à eux que toute la nature, etc.* » Cette phrase est de P. R.

dans lesquels on a dessein de la faire revivre, ces personnes destituées de foi et de charité¹ qui ne trouvent que ténèbres et obscurité dans toute la nature, il semble que ce ne soit pas le moyen de les ramener², que de ne leur donner pour preuves de ce grand et important sujet que le cours de la Lune et des planètes, ou des raisonnements communs, et contre lesquels ils se sont continuellement raidis. L'endurcissement de leur esprit les a rendus sourds à cette voix de la nature, qui a retenti continuellement à leurs oreilles; et l'expérience fait voir que, bien loin qu'on les emporte par ce moyen, rien n'est plus capable au contraire de les rebutter, et de leur ôter l'espérance de trouver la vérité, que de prétendre les en convaincre seulement par ces sortes de raisonnements, et de leur dire qu'ils doivent voir la vérité à découvert.

Ce n'est pas de cette sorte que l'Écriture, qui connaît mieux que nous les choses qui sont de Dieu, en parle. Elle nous dit bien que la beauté des créatures fait connaître

1. « ... ces personnes destituées de foi et de *charité*. » Dans F., au lieu de *charité* il y a *grâce*. A la suite : « ... qui ne trouvent que ténèbres et obscurité, etc. » ; F. : « qui *recherchant de toute leur lumière tout ce qu'ils voient* dans la nature qui les peut mener à cette connaissance, ne trouvent qu'obscurité et ténèbres, etc. »

2. « Il semble que ce ne soit pas le moyen, etc. » (jusqu'à la fin de l'al.) ; F. : *Dire à ceux-là qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent et qu'ils y verront Dieu à découvert, et leur donner pour toutes preuves de ce grand et important sujet le cours de la lune ou des planètes et prétendre avoir achevé sa preuve avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien faibles, et je vois par raison et par expérience que rien n'est plus propre à leur en faire naître le mépris.* » Le P. André (éd. de 1783) a remarqué que Pascal n'avait point mis dans cette phrase *le cours du soleil*, ce qui est une preuve qu'il admettait le système de Copernic. Le même éditeur suppose qu'en tenant un langage tout différent un peu plus loin (ch. xxii), Pascal a eu en vue de se mettre, comme les historiens sacrés, à la portée du commun des hommes de son temps.

celui qui en est l'auteur ¹, mais elle ne nous dit pas qu'elles fassent cet effet dans tout le monde. Elle nous avertit au contraire, que quand elles le font, ce n'est pas par elles-mêmes, mais par la lumière que Dieu répand en même temps dans l'esprit de ceux à qui il se découvre par ce moyen. *Quod notum est Dei, manifestum est in illis, Deus enim illis manifestavit* ². Elle nous dit généralement que Dieu est un Dieu caché, *Vere tu es Deus absconditus*; et que, depuis la corruption de la nature, il a laissé les hommes dans un aveuglement dont ils ne peuvent sortir que par JÉSUS-CHRIST, hors duquel toute communication avec Dieu nous est ôtée. *Nemo novit patrem nisi filius, aut cui voluerit filius revelare* ³.

C'est encore ce que l'Écriture nous marque, lorsqu'elle nous dit en tant d'endroits que ceux qui cherchent Dieu le trouvent; car on ne parle point ainsi d'une lumière claire et évidente ⁴: on ne la cherche point; elle se découvre, et se fait voir d'elle-même.

¶ Les preuves de Dieu métaphysiques ⁵ sont si éloignées du raisonnement des hommes, et si impliquées, qu'elles frappent peu; et quand cela servirait à quelques-uns, ce ne

1. « Elle nous dit bien que la beauté des créatures, etc. » Cette argumentation sur le créateur révélé par la beauté des créatures est de P. R. On ne rentre dans le texte primitif qu'à cet endroit: « Elle nous dit généralement que Dieu, etc. » D'après F.: « Elle dit au contraire que Dieu, etc. »

2. Rom., I, 19.

3. Matth., XI, 27: « ... nisi filius aut cui voluerit, etc. » D'après la Vulgate: « ... et cui, etc. »

4. « Car on ne parle point ainsi, etc. » Le texte primitif est moins concis et, il faut bien le dire, moins clair: « Ce n'est point de cette lumière qu'on parle comme le jour en plein midi. On ne dit point que ceux qui cherchent le jour en plein midi ou de l'eau en la mer en trouveront, et ainsi il faut bien que l'évidence de Dieu ne soit pas telle dans la nature. »

5. « Les preuves de Dieu métaphysiques sont si... impliquées, etc. », c'est-à-dire complexes.

serait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration; mais une heure après ils craignent de s'être trompés. *Quod curiositate cognoverint, superbiâ amiserunt.*

D'ailleurs ces sortes de preuves ne nous peuvent conduire qu'à une connaissance spéculative de Dieu, et ne le connaître que de cette sorte, c'est ne le connaître pas ¹.

La Divinité des Chrétiens ² ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités Géométriques et de l'ordre des éléments : c'est la part des Païens ³. Elle ne consiste pas simplement en un Dieu qui exerce sa providence sur la vie et sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent : c'est le partage des Juifs ⁴. Mais le Dieu d'Abraham ⁵ et de Jacob, le Dieu des Chrétiens, est un Dieu d'amour et de consolation : c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur qu'il possède : c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère, et sa miséricorde infinie ; qui s'unit au fond de leur âme ; qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour ; qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même.

Le Dieu des Chrétiens est un Dieu qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien, que tout son repos est en lui, et qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer ; et qui lui fait en même temps abhorrer les obstacles qui la retiennent et l'empê-

1. Dans cet al. encore, P. R. a fait son œuvre de condensation.

2. « *La divinité* des chrétiens, etc. » ; F. : « *Le Dieu* des, etc. » P. R. a trouvé sans doute que le mot *Dieu* était répété un trop grand nombre de fois dans ce passage.

3. « ... c'est la part des Païens... » ; F. ajoute : « ... *et des Épicuriens...* »

4. « ... c'est le *partage* des Juifs... » ; F. : « ... c'est la *portion* des, etc. »

5. « *Mais le Dieu d'Abraham et, etc.* » L'éd. H. reproche à P. R. d'avoir affaibli l'élan du texte primitif qui est celui-ci : « ... *Mais le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, etc.* »

chent de l'aimer de toutes ses forces. L'amour-propre et la concupiscence qui l'arrêtent lui sont insupportables. Ce Dieu lui fait sentir qu'elle a ce fonds d'amour-propre¹, et que lui seul l'en peut guérir.

Voilà ce que c'est que de connaître Dieu en Chrétien. Mais pour le connaître de cette manière, il faut connaître en même temps sa misère, son indignité, et le besoin qu'on a d'un Médiateur pour se rapprocher de Dieu, et pour s'unir à lui. Il ne faut point séparer ces connaissances; parce qu'étant séparées, elles sont non seulement inutiles, mais nuisibles. La connaissance de Dieu sans celle de notre misère fait l'orgueil. La connaissance de notre misère sans celle de JÉSUS-CHRIST fait le désespoir. Mais la connaissance de JÉSUS-CHRIST² nous exempte et de l'orgueil, et du désespoir; parce que nous y trouvons Dieu, notre misère, et la voie unique de la réparer.

Nous pouvons connaître Dieu, sans connaître nos misères; ou nos misères, sans connaître Dieu; ou même Dieu et nos misères, sans connaître le moyen de nous délivrer des misères qui nous accablent. Mais nous ne pouvons connaître JÉSUS-CHRIST, sans connaître tout ensemble et Dieu, et nos misères, et le remède de nos misères; parce que JÉSUS-CHRIST n'est pas simplement Dieu, mais que c'est un Dieu réparateur de nos misères³.

Ainsi tous ceux qui cherchent Dieu⁴ sans JÉSUS-CHRIST,

1. « ... ce fonds d'amour-propre... »; F. ajoute : qui *la perd.* »

2. « ... mais la connaissance de J.-C. nous exempte, etc. » (jusqu'à fin de l'al.); F. : « La connaissance de J.-C. fait le milieu, parce que nous y trouvons et Dieu et notre misère. »

3. Même observation qu'à la note 1 de la page précédente.

4. « Ainsi tous ceux qui cherchent Dieu sans J.-C. et qui s'arrêtent dans la nature, ou ils ne trouvent aucune lumière qui les satisfasse, ou ils arrivent à se former un moyen de connaître Dieu et de le servir sans médiateur, et, par là, ils tombent, ou dans l'athéisme, etc. » Le reste comme dans P. R.

ne trouvent aucune lumière qui les satisfasse, ou qui leur soit véritablement utile. Car, ou ils n'arrivent pas jusqu'à connaître qu'il y a un Dieu; ou, s'ils y arrivent, c'est inutilement pour eux; parce qu'ils se forment un moyen de communiquer sans médiateur avec ce Dieu qu'ils ont connu sans médiateur. De sorte qu'ils tombent ou dans l'Athéisme, ou dans le Déisme, qui sont deux choses que la Religion Chrétienne abhorre presque également.

Il faut donc tendre uniquement à connaître JÉSUS-CHRIST¹, puisque c'est par lui seul que nous pouvons prétendre connaître Dieu d'une manière qui nous soit utile.

C'est lui qui est le vrai Dieu des hommes, c'est-à-dire des misérables et des pécheurs. Il est le centre de tout, et l'objet de tout; et qui ne le connaît pas, ne connaît rien dans l'ordre du monde, ni dans soi-même. Car non seulement nous ne connaissons Dieu que par JÉSUS-CHRIST, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par JÉSUS-CHRIST.

Sans JÉSUS-CHRIST il faut que l'homme soit dans le vice et dans la misère; avec JÉSUS-CHRIST l'homme est exempt de vice et de misère. En lui est tout notre bonheur, notre vertu, notre vie, notre lumière, notre espérance; et hors de lui il n'y a que vice, misère, ténèbres, désespoir, et nous ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu et dans notre propre nature.

1. (Jusqu'à la fin du chapitre). Ici le travail de modification a été tel qu'il faut renoncer à noter les différences que présentent ces trois alinéas avec les passages disséminés dans le chapitre correspondant de F. Remarquons qu'à la fin du dernier al., au lieu de « ... et dans *notre* propre nature », il y a dans le texte primitif « ... et dans *la* propre nature. » Pascal a-t-il eu en vue la nature qui nous est *propre* ou la nature à *proprement* parler? P. R. a tranché la question dans le premier sens.

XXI

Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme à l'égard de la vérité, du bonheur et de plusieurs autres choses.

Rien n'est plus étrange dans la nature de l'homme que les contrariétés que l'on y découvre à l'égard de toutes choses. Il est fait pour connaître la vérité; il la désire ardemment, il la cherche; et cependant quand il tâche de la saisir, il s'éblouit et se confond de telle sorte, qu'il donne sujet de lui en disputer la possession. C'est ce qui a fait naître les deux sectes de Pyrrhoniens et de Dogmatistes, dont les uns ont voulu ravir à l'homme toute connaissance de la vérité, et les autres tâchent de la lui assurer; mais chacun avec des raisons si peu vraisemblables qu'elles augmentent la confusion et l'embarras de l'homme, lorsqu'il n'a point d'autre lumière que celle qu'il trouve dans sa nature¹.

Les principales raisons des Pyrrhoniens sont que nous n'avons aucune certitude de la vérité des principes, hors la foi et la révélation, sinon en ce que nous les sentons naturellement en nous. Or ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur vérité; puisque n'y ayant point de certitude hors la foi, si l'homme est créé par un Dieu

1. Cet al. est de P. R. Du moins il n'est, d'après F., ni dans le manuscrit, ni dans la copie. Le texte du manuscrit aborde les raisons des Pyrrhoniens et des Dogmatistes sans indiquer le caractère et le but de ces deux philosophies, par rapport à l'homme qui cherche la vérité.

bon, ou par un démon méchant, s'il a été de tout temps¹, ou s'il s'est fait par hasard, il est en doute si ces principes nous sont donnés ou véritables, ou faux ou incertains selon notre origine. De plus, que personne n'a d'assurance hors la foi, s'il veille, ou s'il dort ; vu que durant le sommeil on ne croit pas moins fermement veiller², qu'en veillant effectivement. On croit voir les espaces, les figures, les mouvements ; on sent couler le temps, on le mesure ; et enfin on agit de même qu'éveillé. De sorte que la moitié de la vie se passant en sommeil par notre propre aveu, où, quoi qu'il nous en paraisse, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos sentiments étant alors des illusions, qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir, comme on rêve souvent qu'on rêve³ en entassant songes sur songes ?

Je laisse les discours que font les Pyrrhoniens contre les impressions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, des pays, et les autres choses semblables, qui entraînent la plus grande partie des hommes qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements⁴.

1. « ... s'il a été de tout temps, ou s'il s'est fait par hasard. » Ces deux hypothèses sont remplacées dans F. par « ... ou à l'aventure. »

2. « ... on ne croit pas moins fermement veiller, etc. » ; F. : « ... On croit veiller aussi fermement que nous faisons. »

3. « ... comme on rêve souvent qu'on rêve, etc. » D'après F., cela est extrait d'un al. barré par Pascal. P. R. a été très sobre de restitutions de ce genre, dont le principe est au moins contestable.

4. Dans cet al. P. R. a un peu atténué la force prêtée par Pascal à l'argumentation des Pyrrhoniens. En parlant des « autres choses semblables qui entraînent, etc. » le texte primitif s'exprime ainsi : « ... qui, quoiqu'elles entraînent la plus grande partie des hommes communs qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements, sont renversés par le moindre souffle des Pyrrhoniens. On n'a qu'à voir leurs livres si l'on n'en est pas assez persuadé ; on le deviendra bien vite et peut-être trop. »

L'unique fort des dogmatistes¹, c'est qu'en parlant de bonne foi et sincèrement on ne peut douter des principes naturels. Nous connaissons, disent-ils, la vérité, non seulement par raisonnement², mais aussi par sentiment, et par une intelligence vive et lumineuse; et c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes. C'est en vain que le raisonnement qui n'y a point de part essaie de les combattre. Les Pyrrhoniens qui n'ont que cela pour objet y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par la raison. Cette impuissance ne conclut autre chose que la faiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connaissances, comme ils le prétendent. Car la connaissance des premiers principes, comme, par exemple, qu'il y a espace, temps, mouvement, nombre, matière³, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent. Et c'est sur ces connaissances d'intelligence et de sentiment qu'il faut que la raison s'appuie, et qu'elle fonde tout son discours. Je sens qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point

1. L'unique fort des dogmatistes, *c'est qu'en parlant, etc.*, »; F. : « *Je m'arrête à l'unique fort des dogmatistes, qui est qu'en parlant, etc.* » Après cette phrase, le même texte contient le passage suivant, omis par P. R. : « ... contre quoi les Pyrrhoniens opposent en un mot l'incertitude de notre origine qui enferme celle de notre nature; à quoi les dogmatistes sont encore à répondre depuis que le monde dure. » Au lieu de cette phrase, P. R. a pris dans la suite des *Pensées* une réfutation du Pyrrhonisme : « Nous connaissons, disent-ils (les dogmatistes), la vérité, etc. »

2. « ... Non seulement par *raisonnement*, mais aussi par *sentiment*, etc. »; F. : « Non seulement par *la raison*, mais encore par *le cœur*. » De même, dans les passages suivants, P. R. a substitué au *cœur* le *sentiment* ou l'*intelligence*. Cousin (*Des Pensées*, etc.) s'élève contre cette substitution de mots.

3. Dans l'énumération des premiers principes, le mot *matière* est une addition de P. R.

deux nombres carrés, dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent ; les propositions se concluent ; le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il est aussi ridicule que la raison demande au sentiment, et à l'intelligence des preuves de ces premiers principes pour y consentir, qu'il serait ridicule que l'intelligence demandât à la raison un sentiment¹ de toutes les propositions qu'elle démontre. Cette impuissance ne peut donc servir qu'à humilier la raison qui voudrait juger de tout ; mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avait que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, et que nous connussions toutes choses par instinct et par sentiment. Mais la nature nous a refusé ce bien, et elle ne nous a donné que très peu de connaissances de cette sorte : toutes les autres ne peuvent être acquises que par le raisonnement.

Voilà donc la guerre ouverte entre les hommes. Il faut que chacun prenne parti, et se range nécessairement ou au Dogmatisme, ou au Pyrrhonisme ; car qui penserait demeurer neutre serait Pyrrhonien par excellence : cette neutralité est l'essence du Pyrrhonisme ; qui n'est pas contre eux est excellemment pour eux². Que fera donc l'homme en cet état ? Doutera-t-il de tout ? Doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle ? Doutera-t-il s'il doute ? Doutera-t-il s'il est ? On n'en saurait venir là : et je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de Pyrrhonien effectif et parfait. La nature soutient la raison impuissante, et l'empêche d'extravaguer

1. « ... un sentiment de toutes les propositions quelle démontre » ; F. ajoute : « ... pour vouloir les recevoir. »

2. « Qui n'est pas contre eux est excellemment pour eux. » ; F. ajoute : « Ils ne sont pas pour eux-mêmes ; ils sont neutres, indifférents, suspendus à tout (c'est-à-dire indécis sur tout), sans s'excepter. »